

DAVID ROUSSET

**L'UNIVERS
CONCENTRATIONNAIRE**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Votre liberté est trop simple, mon bel ami, pour faire une bonne fourchette à escargot, instrument bifide. Et je suis scellé dans la muraille. Bonne nuit. Les becs de gaz s'allument dehors par nos ordres au cas où la comète que vous filerez – nous le savons par notre science en météorologie – ne serait point un astre suffisant. Vous verrez très loin dans le froid, la faim et le vide. Il est l'heure de notre repos. Notre geôlier va vous congédier.

Alfred JARRY.

(Ubu Enchaîné.)

Il existe une ordonnance Gœring qui protège les grenouilles.

I

LES PORTES S'OUVRENT ET SE FERMENT

La grande cité solitaire de Buchenwald ; une petite ville touristique sur les bords de la Weser, Porta Westphalica, avec des collines creuses au long du fleuve et des fabriques qui s'organisent lentement sous le monde des racines et des arbres ; Neuengamme dans la perspective démantelée de Hambourg, chantiers dressés qui se multiplient et s'espacent autour du chenal et de son port (Klinker, Metallwerk, Industrie, Messap) ; Helmstedt : des halls assis en cercle et camouflés avec leur suppuration d'ordures, à nu des étagements de caisses de bombes et des torpilles, des champs de moutarde, et, sur la plaine, la haute silhouette noire des puits ; à cinq cents mètres sous terre, la somptueuse ordonnance des tours et des fraiseuses dans l'éclatement polychrome des blocs de sel ; wagons à l'aventure sur des lignes détruites au delà des pierres mortes dans les espaces vides de la faim, troués de moment en moment des appels de la guerre proche et jamais saisie ; comme un chancre sur la forêt, le campement de Wöbbelin aux abords de Ludwigslust, squelette nu des murs et, sur la glaise, les excréments séchés à côté de cadavres désemparés : long cheminement de seize mois, matière à expérience.

Des hommes rencontrés de tous les peuples, de toutes les convictions, lorsque vents et neige claquaient sur les épaules, glaçaient les ventres aux rythmes militaires, stridents comme un blasphème cassé et moqueur, sous les phares aveugles, sur la Grand'Place des nuits gelées de Buchenwald ; des hommes sans convictions, hâves et violents ; des hommes porteurs de croyances détruites, de dignités défaites ; tout un peuple nu, intérieurement nu, dévêtu de toute culture, de toute civilisation, armé de pelles et de pioches, de pics et de marteaux, enchaîné aux Loren rouillés, perceur de sel, déblayeur de neige, faiseur de béton ; un peuple mordu de coups, obsédé des paradis de nourritures oubliées ; morsure intime des déchéances – tout ce peuple le long du temps.

Et, dans un fantastique agrandissement d'ombre, des grotesques,

ventre béant d'un rire désarticulé : obstination caricaturale à vivre.

Les camps sont d'inspiration ubuesque. Buchenwald vit sous le signe d'un énorme humour, d'une bouffonnerie tragique. Au petit matin, les quais irréels sous la crudité neutre des sunlights, les S.S. bottés, le Gummi au poing, égrillards ; les chiens aboyeurs tendus sur la laisse souple et lâche ; les hommes accroupis pour sauter des wagons, aveuglés par les coups qui les prennent au piège, refluent et se heurtent, se bousculent, s'élancent, tombent, tangent pieds nus dans la neige sale, englués de peur, hantés de soif, gestes hallucinés et raides de mécaniques enrayées. Et, sans transition, les S.S. dans la trappe, de grandes salles claires, des lignes nettes, des détenus fonctionnaires à l'aise, corrects, avec des fiches, des numéros, une indifférence apaisante ; des alignements stricts, en parade militaire, de tondeuses électriques qui dénudent les corps stupéfaits, à la chaîne, précises, implacables comme un jeu mathématique ; une baignoire obligatoire, un bain de crésyl visqueux et noir qui brûle les paupières ; des douches exaltantes où les pantins se congratulent avec des satisfactions naïves et magnifiques ; des caravanes sinueuses le long de couloirs étroits qui semblent ne jamais vouloir s'achever ; et la découverte d'immenses espaces : des parallèles de comptoirs avec un attirail de défroques, inventions tardives de tailleurs ivres et meurtriers, happées au passage, vite, toujours vite : les Galeries Lafayette d'une Cour des Miracles. Et encore des bureaux toujours plus encombrés de fonctionnaires, détenus impeccables et affairés, des visages gris et sérieux, surgis d'un univers kafkéen, qui demandent poliment le nom et l'adresse de la personne à prévenir de votre mort, et tout est inscrit très posément sur de petites fiches préparées à l'avance.

Le troupeau se presse dans la boue entre de hautes façades aveugles qui pèsent sur la nuit. Des chevilles se tordent sur des sabots plats. Les murs suintent de lumière et grandissent hors de proportion. Les groupes s'épaulent et tâtonnent vers les Blocks. En une heure cocasse, l'homme a perdu sa peau. De ponctuels fonctionnaires ont découpé sans mesure son être de concentrationnaire. La quarantaine devra conditionner ses réflexes.

Tous les soirs dans la tranchée entre deux Blocks, les hommes immobiles et muets, la neige partout, et, du haut de l'escalier de pierre, la même voix monotone penchée sur eux : « Ecoutez, les Français... » La

voix traînante, égale, façonne inlassablement les cerveaux et les nerfs. « Vous n'êtes pas ici dans un sanatorium, mais dans un camp de concentration. » La redite ponctue les phrases, spectre derrière les injonctions, sentinelle des obéissances requises, le croquemitaine tentaculaire : le « Krematorium ». Depuis des jours, les têtes rasées vacillent, conscientes seulement d'avoir perdu un monde qui devait être unique et qui se cache, sans doute, au delà des réseaux électriques, bien au delà d'espaces vides sans horizons traversés de rails éventrés.

Les arrivants sont vaccinés. L'ordre est venu très tôt, et pour la troisième fois. Les Hæftlinge sont parqués dans le dortoir et nus depuis une heure, dans l'obstination d'un courant d'air. La déchirure des vitres s'ouvre sur la planète glacée : le monde buchenwaldien, clos sur la neige et les tornades, avec, par-delà les miradors, des pentes neigeuses de sapins comme des cartes de Noël. A grandes claques sur les dos, les détenus se battent avec le froid. La porte du réfectoire s'ouvre en bourrasque sur trois infirmiers qui se précipitent, mannequins comiques et agités, bousculant les tables désertes. Le premier au hasard laisse une balafre jaune sur le bras, le second pique, pique, pique comme une perceuse mécanique. Du travail aux pièces et vite, très vite fini. Jamais l'aiguille n'a été stérilisée.

Pas de travail en quarantaine, des corvées : l'apprentissage qui doit rompre les muscles aux commandements. De longues théories se profilent sur les hauteurs de la carrière, cratère ouvert devant le pays. Le vent s'acharne à ses flancs et enrage sur des lointains sans cesse renaissants. Saisis au travers d'une grande épaisseur de verre, à des distances incommensurables, dans un autre système planétaire, un train roule, et des villages épars sur les collines et des fumées dans une sorte de buée grise, et des forêts, et les taches claires des champs qui tremblent comme sous une eau profonde. Jurons et cris dans la solitude. Les hommes s'enfoncent, glissent dans des fondrières de boue. Choisir une pierre de la meilleure apparence et la moins lourde, et revenir au camp ainsi, à la file, à épuiser les heures lentes.

Silhouettes noires et menues à la lisière du plateau, courbées sous les rafales de neige qui les ensevelissent et les découvrent tour à tour, des hommes portent, traînent, poussent des caisses, des tonneaux, des brouettes de merde. La merde est pompée dans de grands bassins et

répandue sur les jardins des S.S., à quatre cents mètres de là. Le chemin est un étroit sentier raboteux et gelé, où les pieds dérapent. Les muscles sont tendus de fatigue. Les visages et les mains brûlés de froid. Les Vorarbeiter aboient et cognent. Sans répit, déportées par les bourrasques, les colonnes se croisent douze heures de rang.

II

LES PREMIERS-NÉS DE LA MORT

Depuis quinze jours, les listes sont closes, mais rien encore n'a été fait. Brusquement, à six heures du soir, l'ordre est venu. Trois mille hommes doivent passer la visite médicale et revêtir la tenue bleue rayée des transports. Les groupes se figent dans une attente interminable. La neige devient noire au delà des enceintes, et les phares s'allument de distance en distance, feux tournants d'une plage lointaine. Les hommes entrent dans la pièce chaude, buste nu. Le S.S. est affalé dans un fauteuil. Ses bottes reluisent. Adossé confortablement, les jambes posées très haut sur une table, le S.S. fume un cigare. Près de lui, deux scribes Hæftling courbés sur leurs feuilles, humbles et respectueux comme des figures de l'antique Egypte. Un infirmier présente un à un les concentrationnaires. Il a le geste sec, jauge d'un coup d'œil la soumission nécessaire de l'homme qui s'avance. Et, vite, pose les questions d'usage. Toujours vite, il ouvre le pantalon et fait jouer les muscles du bas-ventre. Rapide et obséquieux, attentif au maître. Le S.S. lève une paupière lourde, pose, bref, un regard impassible sur le détenu, lâche une volute de fumée et, de la main, commence le geste : « Au suivant. » Dehors, des masses obscures piétinent. Très tard, on entendra encore le rythme mat des tapes sur les cuisses et sur le dos, la lutte stérile contre le froid. Et, après, encore de longs jours vides avant le départ.

A Neuengamme, les maîtres font mieux. Les hommes sont enfermés dans la cour entre le Revier et les Douches. Kapos et Vorarbeiter montent la garde aux issues. Des remous parcourent la foule inquiète. Les matraques tombent régulièrement sur les corps mous. Les fonctionnaires gueulent. Les bottes cognent. Vêtements en tas sur le terrain, les hommes nus. Cinquante peuvent se tenir, les poitrines coincées, les côtes pressées, dans la salle de douches. La sueur ruisselle sur les peaux. Les lèvres grimacent. Une vapeur lourde, une odeur infecte. Dehors, les trois ou quatre cents qui restent s'agglomèrent en boule contre la porte. Un essaim de bêtes engluées de cire. Des soubresauts de cette masse

gélatineuse, des piétinements, des cris, des coups de poing muets, des jurons en russe, en allemand, en polonais, en français. Les corps nus fouettés par le froid s'enfoncent dans d'autres corps nus. Il faut s'arracher, se hisser, s'accrocher désespérément à des épaules. La masse opaque recule, avance, titube et geint. Malheur à qui sortira parmi les derniers : son couteau, sa cuillère, ses chaussures, son pantalon ou sa veste auront disparu. Et les coups inévitables au bout de la route. Mais le transport sera prêt.

Les hommes sont réunis tout en haut de la Grand'Place, près de la porte principale, dans l'attente des wagons. Pour la centième fois, on les compte. La grande cité silencieuse et fermée, à leurs pieds. Chevauchant un immense espace, la muraille de Chine électrisée, avec ses tours et ses mitrailleuses qui se répondent de loin en loin au-dessus des coupes sombres des sapins. Les blocs de pierre massifs, témoignage d'une géhenne construite pour la durée. L'étagement des baraques en bois. Tout en bas de la côte, le Bordel et le Revier, et le Block de pierre 46, celui des cobayes. Assis dans la neige, les casseurs de cailloux, les paupières brûlées de froid, le buste immobile, le geste mécanique : visages vides. Une prostituée au bras d'un Kapo monte en riant. Le chien du S.S., une bête racée, pleine de majesté naturelle, flaire avec une indifférence hargneuse ceux qui vont partir. Dans l'air gris, la fumée du Krematorium. De l'autre côté de la route, sous le bois, l'ours encagé est triste. Les hommes attendent. Demain, le travail dans les mines, à quelques centaines de kilomètres.

III

DIEU A DIT QU'IL Y AURAIT UN SOIR ET UN MATIN

Tous les matins, avant l'aube, le marché des esclaves. Les Gummi frappent les crânes, les épaules. Les poings s'écrasent sur les visages. Les bottes tapent, tapent, et les reins sont noirs et bleus et jaunes. Les injures tonitruent. Des hommes courent et se perdent dans les remous. D'autres pleurent. D'autres crient. Les concentrationnaires se cognent, s'enrouent de jurons, se chassent d'un Kommando à l'autre. L'aube lentement froide, en quelque saison que ce soit. Les équipes de travail se forment. Kapos et Vorarbeiter, des négriers. Leur alcool du matin : frapper, frapper jusqu'à la fatigue apaisante. A quatre heures, le sifflet mitraille le sommeil. La matraque secoue les lenteurs. L'atmosphère du dortoir est gluante. Les insultes installent la journée dans les cerveaux, en français, en russe, en polonais, en allemand, en grec. La longue attente heurtée, bousculée, criarde, pour le pain et l'eau tiède. Maintenant, sur cinq, *zu fünf*. Un peu avant six heures, le S.S. va passer en revue les équipes de travail. Il se tient là, devant les hommes gris, un poing sur la hanche, les jambes écartées, le fouet, une longue lanière de cuir tressée, dans l'autre main. Les bottes brillent, claires, nettes, sans une trace de boue.

La dure et lente journée faite d'anxieuse attente et de faim. Pelles, pioches, wagonnets, le sel épais dans la bouche, dans les yeux, les blocs à enlever, les rails à placer, le béton à fabriquer, transporter, étendre, les machines à traîner, et S.S., Kapos, Vorarbeiter, Meister, sentinelles, qui frappent jusqu'à la fatigue apaisante.

Lorsque les Américains approcheront, ce sera la fuite obligatoire, insensée, vers nulle part. Des wagons de cent cinquante, cent soixante hommes, une faim hideuse au ventre, la terreur dans les muscles. Et, la nuit, les Häftlinge s'entretueront pour dix grammes de pain, pour un peu de place. Le matin, les cadavres couverts d'ecchymoses, dans les fossés. A Wöbbelin, il faudra monter la garde des morts avec des gourdins et tuer ceux qui mangent cette chair misérable, et fétide des cadavres. Des squelettes étonnants, les yeux vides, marchent en aveugles sur des

ordures puantes. Ils s'épaulent à une poutre, la tête tombante, et restent immobiles, muets, une heure, deux heures. Un peu plus tard, le corps s'est affaissé. Le cadavre vivant est devenu un cadavre mort.

Dans la nuit, les hommes se massent sur cinq. La neige est partout. Les phares de la porte principale beuglent dans la tempête comme des cornes barbares et puissantes. Quarante-cinq mille détenus montent vers la Grand'Place. Tous les soirs, immanquablement. Les vivants, les malades et les morts. Les injures rongent les lèvres et se taisent devant les dieux de la porte principale. L'orchestre ironique et bouffon scande la marche lente d'un peuple hagard. C'est un univers à part, totalement clos, étrange royaume d'une fatalité singulière. La profondeur des camps.

IV

D'ÉTRANGES HANTISES TRAVAILLAIENT LEURS CORPS

« Vous ne connaissez pas la profondeur des camps. » Un soir, à Helmstedt, dans la Stube zwei, la petite salle des Kapos. Personne n'est là que nous trois : Emil, à sa place ordinaire en haut de la table, le dos à la cloison qui sépare de la Schreibstube ; Martin, accoudé à sa droite, et moi à cheval sur le banc, en face de Martin. Georg est sorti. Petit, trapu, il est menuisier ici. Il compte dix années de camp. Pour avoir trop aimé les petites filles et s'être cru guérisseur. De temps à autre, d'ailleurs, il impose encore les mains. Maintenant, il est amoureux d'une femme détenue, et il lui passe clandestinement des lettres et parfois un casse-croûte. Il risque vingt-cinq coups sur les fesses, mais il est amoureux. Il a quarante-cinq ans, le visage tanné d'un paysan retors et une propension incroyable pour le discours. Du côté de la Schreibstube, on entend la voix de Poppenhauer, le Lagerältester, qui s'élève, grasse et vulgaire. Epais, les gestes lourds, le cou trop gras et court, la tête massive avec les cheveux coupés très haut, c'est le type achevé d'un petit bourgeois allemand, sorti de Simplicissimus. Il est, depuis un an, concentrationnaire, pour avoir vendu au marché noir des appareillages électriques réservés à l'Etat. Il a séjourné plusieurs mois aux Etats-Unis, et il parle anglais. Poppenhauer frappe les hommes avec l'excitation d'un adjudant. Franz, avant son arrestation, tapait comme un furieux. Il se précipitait en tornade sur les détenus, ivre de l'âcre plaisir d'assommer, de voir fuir et tomber devant lui seul sept cents hommes. Mais il avait ses heures d'apaisement, de libéralité princière. Poppenhauer, lui, n'arrête jamais. Il est tatillon, mesquin. La gueule congestionnée, la matraque levée, il poursuit et assomme les hommes avec une rage asthmatique. Tous les soirs, il s'amuse à contraindre au jeu du crapaud des détenus harassés de fatigue et de faim, mais dont les couvertures n'étaient pas réglementairement pliées. Après quoi, il est obligé de s'étendre parce que son foie lui fait mal. Alfred, le Kapo du Rollwagen, répond maintenant à Poppenhauer. Il a

une façon de dire brève, indifférente. Il parle un peu le français en articulant chaque mot très lentement. Il dit qu'il a une femme à Avignon. C'est lui qui a vendu Franz aux S.S. et qui a fait nommer Poppenhauer Lagerältester. Alfred a une grande puissance parce qu'il détient presque tous les leviers du marché noir local, et il aide au trafic des S.S. Le soir, lorsque les hommes sont enfermés dans le dortoir, il joue du Mozart, et bien. Le dimanche, il aime chanter longtemps, avec quelques autres, de vieux Lieder sentimentaux. La veille, il a roué de coups Rudolf, qui avait fait de sales propositions au curé Heinz, son amant. Et il doit maintenant ruminer de sanglantes vengeance contre cette crapule de Herbert Pfeiffer toujours à demi saoul, mais qui a réussi à se faire aimer passionnément par Heinz. Les appels montent du réfectoire. Kamou ! Kamou ! Kamou cigarettes ? Delaunay, passe-moi ta miskas, bon Dieu ! Scheisse Mensch ! Khouï ! Pisda ! Quelqu'un, dans la foule imite le grand Toni : *Iopa twoyou mate pisda Khoueva*. Il avance les lèvres dans une moue de dédain, le grand Toni, et les Russes rient de lui, mais ça leur flatte l'échine. Toni Brüncken, une brute sadique, notre Blockführer. Un jour, il a fouetté toutes les femmes détenues : quatre cents. La dernière passée, il s'est effondré sur une chaise, épuisé et radieux. *Iopa twoyou mate...* Les disputes s'empoignent. On a donné aux hommes un pain de seize cents grammes à partager entre dix-huit. Les groupes se heurtent, s'acharnent autour de balances rudimentaires fabriquées par les Russes et les Polonais. Ils ont, avec le pain, vingt-cinq grammes de saucisson. C'est le repas du soir. Le sifflet du Blockältester vrille le tumulte. Dans la Schreibstube, le silence s'est fait un moment. La voix ensuite est reconnaissable entre toutes. Le Kammerkapo, dit le Judas, escroc de profession et Schläger n° 1. Le sourire du Kammer est connu de tous. Ses pairs eux-mêmes le détestent. Mais il parle doucement, toujours obséquieux, traînant sur les mots avec des lèvres minces, qui mentent malgré elles. Dans la Stube zwei, Emil Kunder raconte, la voix sourde : « Maintenant, le camp, c'est un sanatorium. Autrefois, on était quatre comme aujourd'hui à pousser un wagonnet. Mais, sur le wagonnet, il y avait un S.S. Et il fallait courir. Si on ne courait pas assez vite, alors le S.S. frappait. Le soir, pour rentrer au Block, il fallait écarter du pied les cadavres sur la place. » Emil Kunder est un ancien dirigeant du parti communiste allemand. Il a vécu des années dans les camps. Il a une charpente solide malgré sa maigreur. Il peut encore porter sur les épaules

deux sacs de ciment. Et, dans sa démarche, on retrouve le balancement du marin de Hambourg de sa jeunesse. Mais toute sa structure est celle d'un homme d'appareil obstiné et rusé. Trois fois, il a frôlé la corde. Dans la Schreibstube, ça commence à hurler maintenant. Hans, surnommé le bouledogue, frappe à coups réguliers avec le fouet de Toni. Le Russe crie. Il en est ainsi tous les soirs. Walter est entré et puis Kurt. Walter a dit quelques mots en Plattdeutsch à Emil. Walter compte quatorze années d'internement, dont six de cellule solitaire et huit de camp ; Kurt, dix ans de camp. Kurt a voulu trois fois se suicider et, chaque fois, une lettre de sa femme est arrivée à temps. Des heures durant, après lui avoir enchaîné les poignets dans le dos, on l'a pendu ainsi, les épaules brisées, les muscles déchirés, le corps pesant d'une lourdeur moment après moment plus grande, plus lucide aussi, avec une angoisse envahissante comme une ivresse. Il est le père, quelque part, d'une fille qui maintenant est une femme. Il fut fonctionnaire régional communiste. Walter était un terroriste connu sous la république de Weimar. Il a un humour cruel construit de mépris. Maigre et courbé, comme bossu, le visage mordu d'une morsure intime, Walter, Kapo de Schacht Marie, arpente d'un pas égal et muet les galeries solitaires brutalement éclairées et vides : rien que des parois de sel sans issue. La raillerie des lèvres épuise une attente désespérée. Walter est aujourd'hui un personnage shakespearien.

La Stube est envahie. Otto fut autrefois un accouchement bouffon. Sa laideur d'homme mûr est d'un tragique qui contraint au rire. Le visage ne connaît jamais la paix. Ses traits grimacent sans repos, tendus de tics inquiets. Sa haute stature se disloque et se traîne, lasse d'être stupide. Il pose sur les êtres d'énormes yeux stupéfaits qui mentent. Dans les couloirs dantesques de Bartensleben, à cinq cents mètres sous terre, il frappe en aveugle les malheureux de son Kommando. Il frappe, frappe éperdument, par peur. Otto, le Vorarbeiter, a peur de tout : du Kapo, des Meister civils, des Posten. La nuit, encore, il a peur dans ses rêves. Max le boulanger : une puissance romaine. C'est un homme de la Bible. Il marche comme une force naturelle avec la même indifférence et une grande avarice de paroles. Mais, un soir, il nous a longuement entretenus, Martin, Lorenz et moi. Il parlait très dignement, avec des pauses, des retours en arrière, la sûreté lente de celui qui communique un message. De ses mains mortes, il montrait Hitler, image de la bête apocalyptique vouée à la destruction. Max, le Kapo, vit dans la sécurité des prophètes.

Calmement, depuis dix ans, il hante les camps ; jamais il n'accepta les propositions de libération des S.S. Les hommes de la Bible ne renient pas leur Dieu. Otto est avec son Dieu. On dit, par ailleurs, qu'il couche avec la patronne de la boulangerie. Hermann, Vorarbeiter sans brassard, un communiste, le visage ravagé, est gai ; jamais il ne frappe. Félix, le Polonais, qui se prétend Reichsdeutscher, et que certains accusent de porter sur lui l'odeur de la Gestapo. Sa femme tient un bazar dans un bourg près de Düsseldorf. Il déteste Emil et son ton autoritaire. Félix est d'une constance étonnante dans une politesse toujours excessive. C'est un « organisateur » qualifié. Son équipe travaille à l'ascenseur de Bartensleben ; il vole chaque jour deux bidons de soupe aux civils. Alex, le Russe, s'est assis sur son lit, les bottes pendantes. Emil ne raconte plus. Il a mis sur la table un pot de margarine. Il a, sur du papier blanc, de la viande hachée. Et, lentement, il commence à couper son pain.

A la Schreibstube, les cris ont cessé. Les hommes s'empilent dans le dortoir, sur les planches, et jurent : des couvertures ont disparu, et des paillasses. Des planches s'écroulent du troisième étage dans une bordée d'insultes. Le long des tables, dans l'allée centrale, des remous de groupes qui se disloquent et se forment. Des Grecs vendent leur pain contre des cigarettes. Sous la lumière des lampes, les coiffeurs polonais et russes commencent à raser. Salaud, espèce de con, *Yebany v rot*. Borisuk met sa main en éventail à la braguette et regarde Noizat qui devient blanc près des lèvres. Mais Yurkevitch est assis à côté de Borisuk. Noizat crache et se tait. Les hommes se serrent dans sa file. De l'autre côté, c'est Banache qui coupe les cheveux. Les gorges éructent des blasphèmes contre Banache parce qu'il a fait passer devant les autres Poláček, le Vorarbeiter détesté de la mine. Georgialès, le capitaine, tassé sur lui-même, la chair flasque des paupières gonflée de fièvre, hésite : la chaîne des hommes est longue devant le Revier. Marcel est parti à la Schælküche éplucher des carottes. Il a tâté un moment le pour et le contre. Il ne reviendra pas avant onze heures. Avec un peu de chance, il aura peut-être un litre de soupe : des morceaux de choux dans de l'eau froide. Marcel, le Lillot, a faim. Claude cherche à négocier une portion de saucisson. Roger est sur son lit, hâve et pâle, le regard terne, cette furieuse envie de tabac plus forte que la faim : il mendie des yeux une « touche » et, rageur, songe à son bordel qui fonctionne tout seul, là-bas, près de Paris. Maurice est étendu sur sa paillasse à côté des Espagnols qui, comme tous les soirs, se sont groupés

et bavardent ; et il songe à Villejuif. Il voudrait forcer le désert de silence, tout cet espace désolé et opaque où s'enferment les camps. Nicolaï, le Kirghize, coud des boutons à sa veste avec cette lenteur grave qui, parfois, fait place à un éclat de rire enfantin. Mais, ce soir, il est triste. Il a vu des femmes à la mine, et c'était comme si Nicolaï, le concentrationnaire, n'était pas un homme à leurs yeux. Kostura, le Tartare, un Oberleutnant, blague avec Yury. La face de Yury est grasse et ronde maintenant qu'il travaille à la cuisine. Le Hollandais Paul est malade de tristesse. Son beau visage voudrait un refuge contre le tumulte. Heindrich, son ami, est mort aujourd'hui. Ils ont prié et lu la Bible ensemble, mais Heindrich est mort. Les voies du Seigneur sont mystérieuses. Et Paul est triste terriblement triste. Dans la Stube zwei, Martin s'est couché. Il a fermé les yeux ;. Mais, longtemps avant que le sommeil ne vienne, il appellera ses petits-enfants.

V

IL EXISTE PLUSIEURS CHAMBRES DANS LA MAISON DU SEIGNEUR

Cette vie intense des camps a des lois et des raisons d'être. Ce peuple de concentrationnaires connaît des mobiles qui lui sont propres et qui ont peu de commun avec l'existence d'un homme de Paris ou de Toulouse, de New-York ou de Tiflis. Mais que cet univers concentrationnaire existe n'est pas sans importance pour la signification de l'univers des gens ordinaires, des hommes tout court. Il ne peut suffire de prendre une sorte de contact physique avec cette vie, si totalement séparée des structures courantes du XX^e siècle. Mais faut-il encore en saisir les règles et en pénétrer le sens.

Et, tout d'abord, des erreurs naïves à éviter comme des poteaux indicateurs sur les nouvelles routes.

*
* *

Les camps ne sont pas tous identiques ou équivalents. L'univers concentrationnaire s'organise sur des plans différents. Buchenwald est une cité chaotique, une sorte de capitale pas entièrement construite, tenant du campement par ses quartiers hâtivement et sommairement plantés et son grouillement de vie. Elle est grande ville par son prolétariat (la Gustloff, le Mittelbau, la D.A.W., la carrière, les jardins, le bûcheronnage), mais aussi sa masse de fonctionnaires, ses rentiers et sa pègre. Les rentiers : au début de 1944, Buchenwald comptait deux Blocks dits des invalides, gens officiellement reconnus comme non-travailleurs, en raison de l'âge ou d'incapacités physiques notoires. Sa pègre (entendu comme tout ce qui se refuse aux lois de la cité, tout ce qui se met en dehors des coutumes établies) : ceux qui, d'une façon ou d'une autre, et le plus souvent illégalement, échappaient au travail, au contrôle policier. Le nombre en était relativement grand. La plupart obtenaient (en cultivant une haute température, en entretenant des blessures bien placées, ou par

des combines) des papiers du Revier les exemptant de travail et parfois aussi de corvées pour deux jours, une semaine, une quinzaine au plus, mais renouvelables. Et, enfin, une phalange d'aventuriers, sans aucune justification, et que la police pourchassait avec obstination, qui risquaient le fouet, le cachot ou la Strafkompagnie. Tout ce peuple hantait les baraques au cours de la journée, se cachait sous les lits du dernier étage, rôdait autour des rapines possibles, se rassemblait au Block des latrines, qui était tout à la fois une Bourse de valeurs et de marchandises (pain, tabac, souliers de cuir, vêtements, couteaux, gants, marks) et un coupe-gorge.

Neuengamme, au contraire, est strictement un centre industriel. De six heures du matin à six heures du soir, rigoureusement personne dans les Blocks, sauf quelques Kommandos à l'entr'acte de midi. La bureaucratie intérieure s'employant dans l'organisation « municipale » du camp réduite au minimum : un chef de Block et deux Stubendienst par bâtiment. Les malades doivent être au Revier ; qui n'est pas accepté doit travailler, y compris les aveugles et les sourds-muets. Les blessés, les faibles, les vieux, tous ceux qui, à Buchenwald, restent dans les baraques, sont catalogués à Neuengamme « travail léger », et envoyés fabriquer des cordes, ou dans un des services du camp (cuisine, pluches, désinfection, magasin, cordonnerie). Cette application de tous au travail s'inscrit dans l'architecture du camp. Une structure rigoureuse, des lignes simples et nues. L'étagement des Blocks sur l'aile gauche de la place centrale bétonnée dans un alignement sévère, le Revier, les douches, la cordonnerie, le magasin sur l'aile droite ; au fond, les cuisines et la nouvelle bâtisse qui devait, en principe, loger les ouvriers de la Metallwerk et du Messap. Au delà, et rayonnant autour du camp, du chenal et du port, les chantiers en pleine extension avec la Klinker, les usines et l'industrie, les péniches chargées de briques, de ciment, de pierres de démolition venant de Hambourg, les rails qui s'entre-croisent avec leurs charroiements de wagonnets poussés par les hommes ou traînés par la machine ; ici, les fondations d'une nouvelle fabrique ; là, entre des monticules de sable et de briques, de larges tranchées à demi remplies d'eau où les détenus pataugent et posent des canalisations ; plus loin, la gare et les jardins, et, au delà, les chiens et les gardes, des champs et des fermes, une immensité plate. Le rythme du travail est rapide, cadencé par les S.S. toujours présents, toujours en inspection.

Neuengamme, précis et provincial, est la cité des Robots.

Cependant, Buchenwald, Neuengamme, Sachsenhausen, Dachau, participent au même plan, constituent les types des camps « normaux » qui forment l'armature essentielle de l'univers concentrationnaire.

Sur d'autres parallèles se situent les camps de représailles contre les Juifs et les Aryens, du format Auschwitz et Neue-Bremm.

La structure des camps comme Neue-Bremm, près de Sarrebruck, de répression contre Aryens, est commandée par deux orientations fondamentales : pas de travail, du « sport », une dérision de nourriture. La majorité des détenus ne travaillent pas, et cela veut dire que le travail, même le plus dur, est considéré comme une « planque ». La moindre tâche doit être accomplie au pas de course. Les coups, qui sont l'ordinaire des camps « normaux », deviennent ici la bagatelle quotidienne qui commande toutes les heures de la journée et parfois de la nuit. Un des jeux consiste à faire habiller et dévêtir les détenus plusieurs fois par jour très vite et à la matraque ; aussi à les faire sortir et rentrer dans le Block en courant, tandis que, à la porte, deux S.S. assomment les Häftlinge à coups de Gummi. Dans la petite cour rectangulaire et bétonnée, le sport consiste en tout : faire tourner très vite les hommes pendant des heures sans arrêt, avec le fouet ; organiser la marche du crapaud, et les plus lents seront jetés dans le bassin d'eau sous le rire homérique des S.S. ; répéter sans fin le mouvement qui consiste à se plier très vite sur les talons, les mains perpendiculaires ; très vite (toujours vite, vite, *schnell, los Mensch*), à plat ventre dans la boue et se relever, cent fois de rang, courir ensuite s'inonder d'eau pour se laver et garder vingt-quatre heures des vêtements mouillés. Et constamment le fouet, le Gummi et les bottes. La durée normale d'un séjour est de trois semaines, et il faut compter 35 à 40 pour cent des effectifs morts, le reste épuisé. Au delà, c'est la mort inévitable.

Les camps de Juifs et de Polonais : la destruction et la torture industrialisées sur une grande échelle.

Birkenau, la plus grande cité de la mort. Les sélections à l'arrivée : les décors de la civilisation montés comme des caricatures pour duper et asservir. Les sélections régulières dans le camp, tous les dimanches. La lente attente des destructions inévitables au Block 7. Le Sonderkommando totalement isolé du monde, condamné à vivre toutes

les secondes de son éternité avec les corps torturés et brûlés. La terreur brise si décisivement les nerfs que les agonies connaissent toutes les humiliations, toutes les trahisons. Et lorsque, inéluctablement, les puissantes portes de la chambre à gaz se ferment, tous se précipitent, s'écrasent dans la folie de vivre encore, si bien que, les battants ouverts, les cadavres s'effondrent, inextricablement mêlés, en cascades sur les rails.

Dans les grandes périodes, des dizaines de milliers de gazés par jour. Les dépouilles des cadavres engraisent les Seigneurs d'Auschwitz. D'étonnantes fortunes s'édifient.

Entre ces camps de destruction et les camps « normaux », il n'y a pas de différence de nature, mais seulement de degré. Buchenwald avait son enfer : Dora, la fabrique souterraine des V2 ; des semaines sans remonter à la surface, coucher onze sur deux paillasses, manger et dormir dans le souterrain à côté des latrines ; tous les soirs, des pendus, et l'obligation d'assister à la pendaison lente et raffinée ; très souvent, le dimanche, appel ; et les « musulmans », les faibles, mis à part, envoyés en transport de destruction pour les camps de l'Est. A Neuengamme, on pendait dans la cour et, tout un temps, les détenus rassemblés devaient chanter pendant toute la cérémonie. A Helmstedt, on pendait dans notre dortoir.

VI

IL N'EST PAS D'EMBOUCHURE OÙ LES FLEUVES SE MELENT

Ce serait une truculente méprise que de tenir les camps pour une concentration de détenus politiques. Les politiques (et faut-il encore entendre ce mot dans sa plus grande extension, englobant les condamnés pour action militaire, les espions, les passeurs de frontière) ne sont qu'une poignée dans la horde des autres. La couleur dominante est verte. Le peuple des camps est droit commun. Criminels, voleurs, bandits de toutes langues, aristocrates féroces et cyniques, détenteurs des pouvoirs, manœuvres misérables des carrières et des mines, n'ont qu'étonnement et mépris pour les politiques. Le ton, la mode des camps, leur climat, tout est déterminé par le droit commun. Les politiques sont la plèbe taillable et corvéable à merci.

La notion de droit commun doit également connaître une acception très large. Les Russes, qui composent l'immense masse anonyme des camps, ne comprennent qu'une infime minorité d'éléments arrêtés directement pour motifs politiques. Des ouvriers, mais surtout des paysans ukrainiens et russes déportés dans les usines allemandes et arrêtés par la suite pour vol d'outils, échangés contre du tabac, pour vol de nourriture, pour infraction aux lois du travail, pour avoir abandonné la fabrique, être partis sur les routes sans les passeports nécessaires ; une meute enragée d'adolescents, de moins de vingt ans, arrachés à la vie soviétique avant d'avoir subi l'empreinte des disciplines sociales, jetés dans les bagnes civils du travail « libre », contraints, pour défendre leur peau, aux pires violences et s'y jetant tête baissée avec tout l'entraînement d'une robustesse physique exceptionnelle, dressés au fouet par les maîtres et ne sachant rien d'autre que les forces et les ruses, les rapines nécessaires, les haines inexpiables d'un monde sans bornes, sans frontière, sans règlement : les lois étant celles de l'ennemi physiquement détesté ; des criminels professionnels experts à la tire, échappés des prisons d'Ukraine, repris par les S.S. et jetés dans les

camps ; des prisonniers de guerre arrêtés pour marché noir ou vols le plus souvent bénins, pour indiscipline, et parfois pour propagande et actions politiques : telle était la structure du monde concentrationnaire russe.

Les Polonais – le premier apport étranger dans les camps – aussi dans une large mesure des travailleurs déportés, arrêtés pour les mêmes motifs que les Russes et, plus encore, des gens pris dans des rafles monstrueuses, détenus anonymes sans motif d’aucune sorte, des otages, et une très mince phalange d’opposants politiques. Très peu d’ouvriers authentiques, quelques poignées d’intellectuels, des paysans et une foule de petits artisans, de commerçants, de petits propriétaires arrachés aux horizons les plus lointains des terres polonaises et tous, ou presque tous, foncièrement conservateurs, passionnément anti-russes, haïssant les Allemands jusqu’à rêver de longs et savants supplices, mais souples et serviles devant les seigneurs tant que la puissance ne leur était pas enlevée, joyeusement et grandement antisémites à la limite des pogromes dans les camps : étonnamment incultes et chauvins.

Les Grecs : quelques professeurs, quelques avocats, des militaires, des résistants intellectuels ou bourgeois désemparés, crasseux et harassés et, en bien plus grand nombre, des bandits levantins aux gueules noires et crépues, puissamment barbus (les Russes, au contraire, presque imberbes), voleurs et roués, criards à l’excès, lâcheurs au travail, mais crânes sous le fouet.

Les Hollandais : de grandes ossatures d’ouvriers, de paysans, lents et mornes, presque toujours au Revier : des otages, des intellectuels, des avocats, des commerçants, un bon noyau de protestants traînant avec eux leur Dieu et leur Bible ; des opposants politiques actifs ; et quelques autres mêlés à tous les trafics internationaux d’Amsterdam à Paris, de Paris à Madrid.

Les Tchèques : des hommes de discipline pour eux et pour les autres, cultivés, en petit nombre solidaires, agissant dans l’appareil des camps : des politiques, des saboteurs, des otages.

Les Luxembourgeois : une franc-maçonnerie fermée ; à Buchenwald, la police.

Les Danois : des otages, des naïfs de rafles, de longs hommes qui

meurent avec un excès de facilité.

Les Français, crie la rumeur publique : des gens qui ne savent pas se laver (et le malheureux Hewitt, Hewitt des quatuors à Londres, à Paris, à New-York, l'homme le plus propre du monde, pestant de rage parce que le Stubendienst russe du Block 48 à Buchenwald voulait lui apprendre à nettoyer sa verge) ; les Françaises, toutes des catins, et les Français, des dévoyés sexuels, disent les Russes, et de s'esclaffer, de poser des questions alléchantes, et les Allemands de dogmatiser sur l'hygiène, pitres d'une mauvaise farce. Les Français, des Jean-foutre, des sauve-qui-peut, persiflent les Polonais en cercle, *rozumisz lizopizdy* ?

Dans les débuts, en 1942-1943, les « droit commun » dominant : ouvriers travaillant en Allemagne, volontaires ou requis, arrêtés pour vol, marché noir, infraction aux règlements du travail, voyage illégal, évasion, pour avoir couché avec des Allemandes ; représentants du marché noir pour trafic frauduleux aux dépens des autorités occupantes, trafiquants d'armes, fabricants de faux papiers (non pour des opinions politiques, mais pour des gains appréciables), passeurs exploiters de Juifs ; maquereaux de tous poils ; quelques agents de la Gestapo arrêtés pour tripotages financiers, en raison d'intrigues intérieures ; miliciens volontaires dans les Waffen S.S. ayant contrevenu aux règles militaires, commis des délits criminels. Dépistés, la vie de ces larves devenait très difficile et l'extermination les guettait, à coups de matraque, à coups de bottes dans un coin, à crever lentement sous les jurons et les Gummi, dans un Kommando. Avec les grands arrivages du second semestre de 1944, le nombre des politiques augmenta. Francs-tireurs, partisans, parqués à Sachsenhausen pour le « sport » avec au minimum une croix sur le front et sur les joues ; communistes internés par Vichy depuis 1940 ; gaullistes, des médecins (beaucoup de médecins depuis le début), des fonctionnaires (et surtout une pléthore des services du Ravitaillement, de petits bourgeois en grand nombre par wagons de cent ou de cent vingt, en files interminables, des cheminots saboteurs et enfin, les derniers, les « notables », les « proéminents », qui ont soulevé un raz de marée de fureur et d'injures à Neuengamme, parce que les S.S. ont vidé les malades de deux Blocks du Revier pour leur faire place. Ceux-là ne travaillent pas et ne font pas non plus de sport. Une grande foule d'innocents, la conscience bourrelée d'une injustice notoire, qui étaient là pour des

bagatelles : pour avoir sifflé les actualités au cinéma, s'être trouvés par guigne chez des gens alors que la Gestapo les arrêtait, avoir tenté de passer la frontière pour des questions d'affaires, pour des mobiles privés ; en raison de dénonciations anonymes et irresponsables ; pour avoir cru trop tôt au débarquement et avoir laissé inscrire leur nom sur une liste de la Résistance sans jamais avoir fait plus ; enfin, un bon nombre pour rien. Tous ceux-là tenaient mal. Ils manquaient de point d'appui. Ça se désarticulait dans le cerveau et ça, dans les camps, c'était la fin.

Les camps ont été faits pour les politiques allemands, précisément pour eux. Ce n'est qu'accessoirement que les camps se sont ouverts aux étrangers. Lorsque les Seigneurs engagèrent leurs blindés sur les routes de l'Europe, les camps étaient prêts à devenir la pierre angulaire du nouvel empire. Les politiques allemands avaient servi de cobayes pour l'élaboration d'une science de la torture en pleine maîtrise de ses moyens. En conséquence, après dix ans, leur phalange était plutôt réduite. De centaines de mille, ils se dénombraient, en 1943, quelques dizaines de milliers. Les « droit commun » allemands, au contraire, en pleine vigueur, et la guerre avait encore multiplié les arrivages. Ils étaient pour les S.S. la lie de la société, une lie nauséabonde, des excréments, mais des excréments de la race des seigneurs et, à ce titre, ils étaient de droit, par hérédité, en quelque sorte, les maîtres de toutes les peuplades de l'Europe transmutées en concentrationnaires. Ils se révélèrent laquais zélés et imaginatifs. La faune est variée : des criminels les plus notoires aux suppôts du marché noir, aux restaurateurs contrevenants, en passant par les voleurs, les escrocs, les souteneurs. La prostitution fournissait de riches contingents et plus encore chez les femmes. En marge, on trouvait les non-sociaux, les inassimilables : romanichels, vagabonds de toutes couleurs, réfractaires au travail obligatoire ; le groupe des malades, des tarés : toutes les dépravations sexuelles et les pédérastes connus sous le numéro qu'ils portaient : 175. Enfin, proches des politiques, les objecteurs de conscience, les hommes de la Bible.

VII

LES UBUESQUES

Le peuple des camps, c'est un monde à la Céline avec des hantises kafkéennes. La mode est verte. Un homme, les mains liées, agenouillé sur une barre de fer qui pénètre lentement, inexorablement, dans la peau, la face ruisselante de sueur, les yeux exorbités sur un phare implacable, immobile, qui le fixe des heures d'éternité, brûle les paupières, vide le cerveau et l'habite de peurs démentes et de désirs comme des soifs inétanchées : le sort du concentrationnaire. Le long de tous les chemins et pour toutes les heures, les S.S. ont construit des violences. L'homme ne peut les fuir et vit, l'angoisse en éveil, dans leur attente. Elles corrompent merveilleusement toutes les résistances et toutes les dignités. Les hommes verts sont les grands maîtres de ces cérémonies, les prêtres cyniques de ces expiations. Sur les chantiers, ils saoulent de cris et d'injures les têtes affolées, piétinent et tuent les révoltes naissantes. Ils se nourrissent de délices incertaines à creuser de coups les corps soumis. Mais, le soir à la rentrée dans les Blocks, ils sont encore présents ; il ne faut point de repos au concentrationnaire et surtout pas d'oubli. Lorsque les chaînes du travail tombent, ils forgent les fers des corvées inutiles, des tracasseries sans nombre, des tortures gratuites. Les criminels sont indispensables à l'univers des camps ; ils assurent la permanence des ruines psychologiques. Je ne sais rien qui puisse rendre, avec une égale intensité, plastiquement, la vie intime des concentrationnaires, que la Porte d'Enfer et les personnages qui en sont issus. Par leur nombre même, les « droit commun » agissent souverainement. Ils rendent impossibles et factices toutes les solidarités. Ils installent les forces et les ruses comme seuls rapports naturels entre les hommes. Ils exaspèrent les préjugés nationaux, placardent en grandes affiches hurlantes toutes les superstitions locales, toutes les dégradations individuelles Perverses et viles, toutes les faims deviennent meurtrières. Les hommes verts ont écrit la charte des valeurs concentrationnaires.

Dans ce dénûment sordide, une des plus surprenantes conséquences est la destruction de toute hiérarchie de l'âge. Toutes les conventions qui maintiennent une certaine civilité à l'égard du vieillard sont anéanties. Le vieillard est soumis aux contraintes communes. Il est de droit qu'un adolescent le frappe et l'injurie, le chasse de sa place pour la prendre et se servir. Le vieillard est un objet de dérision et de mépris pour sa faiblesse. C'est que la puissance seule compte. Elle s'édifie sur la force physique ou la ruse. Nous avons un vieux Belge à Helmstedt, un hôtelier d'Anvers. Il était dans les camps pour avoir caché des Russes dans sa maison. Il avait soixante-trois ans. Il larmoyait souvent parce que sa femme et sa fille étaient aussi internées. Il ne lui restait qu'un fils libre dont il parlait avec un orgueil naïf. La vie quotidienne, la faim et les coups l'avaient rendu physiquement repoussant. Il se savait incapable de remuer une pelle, et cela voulait dire la matraque et les coups de bottes. Alors, il s'efforçait de séjourner le plus longtemps possible au Revier. Il était affligé d'une diarrhée puante, mais cela ne suffisait pas. C'est pourquoi il mimait le fou. Yup le Polonais et le Lagerältester Poppenhauer lui faisaient faire des tours comme à un ours de foire et se gaussaient de lui grossièrement ; après quoi ils le fouettaient. Antek ne trouva rien de mieux un jour que de lui écrire son faire-part avec la date du décès et l'envoi au Krematorium, et il lui présenta le papier en se tenant les côtes. Peu de jours après, d'ailleurs, le vieux mourait. Il s'était accroché à Emil, qui ne le battait pas et le laissait tranquille. Notre équipe travaillait à cette époque au puits de Schacht Marie. Il y avait, au premier étage de la tour, un établi de menuisier. Le vieux se glissait dans le placard à outils et fermait les portes. Couché ainsi, il n'avait pas trop froid. Lorsqu'on le tirait de là, l'odeur était infecte. Il avait des manies. Un jour, il eut envie de deux pommes de terre qu'un Grec faisait cuire au brasier. Il lui offrit en échange toute sa portion de pain, la ration d'un jour entier. C'était une fortune et cela n'avait aucun rapport avec les prix réels du marché. Les pommes de terre n'avaient rien coûté au Grec, qui venait de les voler dans une charrette. C'était une stupidité sénile de la part du vieux. Le Grec accepta, et il eut tellement peur que quelqu'un ne s'interposât qu'il engouffra le pain à s'étrangler. Mais personne ne s'indigna. Les Russes et les Polonais, assis en cercle autour du feu, tenaient le Grec pour un malin

avec cette estime faite d'un cordial mépris réciproque.

*

* *

Les positions sociales occupées dans la vie civile étaient sans équivalence dans les camps. Elles cessaient d'être et même paraissaient comme des caricatures ridicules sans commune mesure avec l'être concentrationnaire. Un matin, – c'était pendant notre fuite hallucinante devant les Américains, – un Français vint me trouver avec un camarade. Il me pria instamment de faire entrer ce dernier au wagon Revier ou de le planquer quelque part. C'était un individu chétif, une peau fripée sur des os. Il avait été affreusement battu pendant la nuit, et son visage et tout son corps étaient couverts d'ecchymoses, et de taches bleues ou noires. Sa veste rayée bleue était sale et déchirée ; son pantalon, aux trois quarts arraché, lui tombait en frange au-dessus des genoux. Il allait pieds nus. Ses yeux me suppliaient avec, comme pour tous, cette terreur folle au fond du regard. Il me dit qu'il était avocat à Toulouse, et j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. C'est que la représentation sociale de l'avocat ne convenait plus du tout à ce malheureux. Le rapprochement était d'une puissance comique irrésistible. Et il en était de même pour nous tous. L'homme se défaisait lentement chez le concentrationnaire.

VIII

J'ÉTENDS MON LIT DANS LES TÉNÈBRES

Les policiers venaient d'entrer dans le Block. Nous étions alors au 61, à Buchenwald. Depuis dix jours, la plupart d'entre nous attendaient en bleu rayé l'ordre de départ. Tout au fond de la salle, à la dernière table, se tenait, tassé sur lui-même comme à l'ordinaire, Benjamin Crémieux. Je me glissai entre les groupes pour le prévenir. Il n'avait pas le droit de se trouver là. Il aurait dû être dans la forêt à faire le bûcheron. Les policiers pouvaient se livrer à une vérification, et dans ce cas c'était le fouet pour Crémieux. Il redressa un peu son dos voûté ; le visage désemparé traînait encore comme une protestation. « Sous un lit », dit quelqu'un près de lui. Crémieux se leva, sans plus rien dire, et, toujours courbé, comme s'il voulait, en se tenant replié sur lui-même, maintenir la vie qui s'épuisait, il glissa de sa démarche d'une lenteur précipitée le long des lits, s'agenouilla pour se traîner à quatre pattes dans un trou noir où il s'étendit, seul, les genoux remontés très haut contre la poitrine. C'était un grave problème pour Crémieux. Il était arrivé avec notre transport, et nous avions passé un mois dans la même chambrée au 48. Ses détentions successives l'avaient physiquement ruiné. Il passait des heures assis à son banc, le dernier près de la porte, voûté, les coudes sur la table, les mains jointes derrière la tête, luttant de toute son obstination pour vivre. Parler le fatiguait. Pourtant, parfois, il laissait revivre une anecdote, un mot, de la main il dessinait une silhouette ; tout un monde qui avait dû exister s'évoquait. Le regard demeurait vif, toujours attentif, en veine d'esprit. Le regard vivait dans un autre univers. Le geste aussi lui était resté et, quand il parlait, il prenait naturellement le ton et le mouvement de la main qu'il devait avoir dans son bureau de la N.R.F. ou dans sa bibliothèque. Et c'était d'une hostilité singulière dans cette atmosphère de bagne. Un jour, il nous parla de tous les livres qu'il avait achetés et des projets qu'il avait eus d'écrire une histoire de la littérature comparée de cette période d'entre les deux guerres. Il parlait de sa voix basse, mais tout le buste animé, et c'était pour nous, ses amis de Marseille et moi, comme un rêve qui se construisait, tenace et vivant à force de volonté. Dehors, il y avait le

vent et la neige, et cette hantise du jour où, la quarantaine finie, il faudrait commencer le travail. Ce n'est pas possible, disait-il, et des paumes ouvertes il nous prenait à témoin, comme incapable de comprendre que la raison n'était plus suffisante. Il se levait alors, et, voûté, avec cette lenteur précipitée qui le caractérisait, il allait jusqu'à son grabat, où il se hissait péniblement.

IX

LES ESCLAVES NE DONNENT QUE LEUR CORPS

Nous arrivions et nous ne savions encore rien des camps. Mais nous ressentions l'impérieuse nécessité de lutter contre la lente désagrégation des idées, de tout ce qui fait la raison d'être, et qui présageait une débâcle complète de l'homme. Nous en avions encore l'occasion, pour la dernière fois. En quarantaine, on ne travaille pas, et comme la diphtérie s'était déclarée dans notre chambrée, nous étions exempts aussi des corvées et des appels, et pour rien au monde les S.S. ne seraient venus nous voir. Le Polonais, chef de chambrée, un brave homme dont le plus grave défaut était de tonitruer tout le jour (il versait sur nous des monceaux d'injures), se montrait assez favorable à ce que nous organisions nos journées. Peut-être, disait-il, n'entendrait-on plus comme ça les horribles piailllements des Français qui n'en finissaient pas de parler tous à la fois toute la journée. Malgré sa grande fatigue, Crémieux nous aida à mettre debout les causeries. Le Polonais nous interdit de parler de l'Allemagne, mais on pouvait, disait-il, traiter des questions d'histoire, de géographie, de voyages, de technique et de sport. Roland et Ancelet firent un exposé sur l'industrialisation et la production en série. Nous avions un bon noyau de petits artisans et de commerçants ; l'affaire souleva une longue discussion parfois assez âpre. Un des amis de Crémieux, le D^r Klotz, connaissait le russe. J'organisai donc une première conférence ; un Stubendienst russe de vingt-deux ou vingt-trois ans, ouvrier de l'usine Marty à Léninegrad, nous exposa longuement la condition ouvrière en U.R.S.S. La discussion qui suivit dura deux après-midi. La seconde conférence fut faite par un Kolkhosien sur l'organisation agricole soviétique. Je fis moi-même un peu plus tard une causerie sur l'Union Soviétique de la Révolution à la guerre. Trois mois après, je n'aurais certainement pas recommencé cette tentative. La corde était au bout. Mais, à l'époque, nous étions tous encore très ignorants. Erich, notre chef de Block, grommela mais ne s'opposa pas à l'affaire. Et c'est un trait bien remarquable. Un rapport aux

S.S. pouvait l'envoyer dans une Strafkompagnie. Erich était un communiste allemand. Je ne l'ai jamais vu frapper.

Parler de politique est formellement interdit. A Helmstedt, un garçon que je connaissais fort bien, le Russe Arcadiy, qui était médecin, fut arrêté dans le camp par la Gestapo pour menées politiques parmi les détenus. En avril 1945, le Kapo Emil Kunder fut arrêté par le Blockführer pour avoir dit au Küchekapo Otto, qui le répéta aux S.S. : « Tu dois te préparer à nous faire bientôt les sandwiches de la libération. » Otto était un chef-d'œuvre de crapulerie hypocrite. Emil resta plusieurs jours menottes aux mains et passa très près de la corde. Dans un camp à majorité française près de Brunswick (nous étions en rapport avec eux), deux Français furent pendus pour avoir parlé politique avec des travailleurs français libres. A Helmstedt, le médecin Rohmer fut cassé de son poste au Revier et envoyé au travail parce qu'il avait établi une liste des femmes françaises détenues, et qu'il s'occupait trop activement des Français au camp. Il avait été vendu par ses deux collègues, le Polonais Antek et l'Allemand Alfred. Je n'étais pour rien dans l'affaire, mais on me savait des rapports avec lui. Je perdis, de ce fait, un poste assez bon que j'avais à l'usine souterraine de Bartensleben, et, du même coup, le peu de ravitaillement que j'avais « organisé ». Je fus séparé de tous les civils et envoyé à Schacht Marie, un véritable cimetière de sel. Je crois que Rohmer manqua de peu la corde.

Mais les camps eux-mêmes n'étaient pas favorables aux discussions politiques. Les criminels n'avaient que mépris pour ces questions. Et la vie mentale de la plupart des autres détenus était entièrement absorbée par la hantise des nourritures. Ils ne parlaient inlassablement que recettes de cuisine. Les nouvelles militaires seules passionnaient tout le monde. Ce pouvait être la liberté et la vie. La méfiance dans les rapports entre les détenus cloisonnait très strictement les échanges de vue. Les communistes se camouflaient le plus possible, craignant une dénonciation aux S.S. qui les enverrait à la corde, à la Strafkompagnie ou au camp de repréailles. Mais les gens de droite, les P.S.F., avaient peur des communistes, et, après quelque temps d'expérience de la vie des camps, ils se taisaient aussi. Lorsque j'étais travailleur de nuit à Bartensleben, j'avais fait entrer dans mon Kommando deux bons militants communistes, Claude et Maurice. Nous utilisions les loisirs de la

nuit à étudier un peu le mouvement ouvrier ou à examiner la politique de 1936 en France. Ces conversations furent interrompues sur l'ordre formel de notre Kapo Emil Kunder. Emil craignait que le seul fait de nous voir parler ensemble un peu longuement n'attirât l'attention des S.S. et n'entraînât des représailles.

Les conditions étaient meilleures dans une grande ville comme Buchenwald. L'énorme masse des détenus favorisait les rapprochements. A Buchenwald, en dehors de l'organisation communiste, qui atteint là, sans doute, un degré de perfection et d'efficacité unique dans les annales des camps, il y eut des réunions plus ou moins régulières entre des éléments politiques allant des socialistes à l'extrême-droite, et qui aboutirent à la mise en forme d'un programme d'action commune pour le retour en France. Il y eut aussi des réunions secrètes de la Franc-Maçonnerie, qui se tenaient dans un petit bois à l'intérieur du camp. Mais tout cela n'intéressait que des cercles très étroits et était ignoré de l'énorme majorité des concentrationnaires.

C'est précisément cette asphyxie mentale, multipliée encore par les violences des criminels, qui était le mal le plus dangereux des camps.

Les espions des S.S. grouillaient dans nos rangs. A Helmstedt, un Russe et un Allemand pendaient les détenus, femmes ou hommes. On leur donnait chaque fois une soupe supplémentaire. Pour une soupe, pour un quignon de pain, combien de délateurs ? La plus élémentaire prudence interdisait donc de parler de son activité passée. Rien n'était terminé dans les camps. A Helmstedt, une Polonaise fut pendue pour avoir trop parlé de ses affaires. Lorsque le bourreau rentra ce soir-là (le « grand cheval », disaient les Russes, parce qu'il avait une gueule chevaline, et ils le poursuivaient de hennissements), ses lèvres avaient été violemment égratignées par les ongles de la femme. Pendant plusieurs jours, il se couvrit le bas du visage avec un mouchoir.

*

**

Les poteaux indicateurs plantés à la croisée des routes maintenant l'intimité des camps.

X

À QUOI SERT À UN HOMME DE CONQUÉRIR LE MONDE

Franz était de haute taille, blond, une souplesse animale dans tout le corps, et bien fait. Il était Autrichien et méprisait les Allemands. Né à Salzbourg, il gardait pour son pays, pour les pistes de ski dans l'étonnante splendeur des crépuscules, un enthousiasme d'adolescent.

Il avait un goût effréné et quelque peu vulgaire de vivre, une sensualité véhémence qui ne se satisfaisait que de puissance, domination dans la possession amoureuse, domination par l'argent des êtres et des choses. La guerre venue, il se livra à tous les expédients dans l'âpreté des satisfactions immédiates. Il subit une première condamnation pour avoir détourné des quantités imposantes de café. Lorsqu'il fut pris la seconde fois, il dut abandonner sa liberté et entrer au camp de concentration. Il arriva avec nous de Neuengamme à Helmstedt. Nous étions alors en avril 1944. Les politiques allemands détenaient depuis assez longtemps déjà le pouvoir à Neuengamme, mais les hommes verts, les « droit commun », gardaient encore de fortes positions dans les Kommandos extérieurs. Lorsque les S.S. décidèrent un transport pour Helmstedt, les communistes allemands désignèrent Emil, Walter, Kurt et Georg le Bavarois, avec mission de prendre en main les leviers de commande. Franz partit avec eux comme volontaire, ainsi que les deux Polonais Antek et Yup. Les rapports qui étaient arrivés à Neuengamme parlaient d'une grande anarchie dans le Kommando de Helmstedt et d'une lutte très sévère entre Heinz le matraqueur et Paul, qui était à l'époque Lagerältester. Paul avait su habilement exploiter les violences excessives de Heinz, et l'impopularité extrême qui en résultait, pour le faire dégrader par les S.S. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, d'humanité. Les concentrationnaires vivaient dans des cadres sociaux qui ne supportaient pas ces considérations. Mais l'attitude de Heinz maintenait et entretenait un désordre fâcheux pour le rendement du travail et la bonne marche du camp. Les S.S. aimaient aussi leur tranquillité. Paul, au pouvoir, ne sut

pas rétablir la situation, et il dut bientôt de nouveau partager la puissance avec Heinz, qui devint Kapo de la mine. Lorsque je rencontrai pour la première fois Paul, il était à peu de jours de sa chute. Il le pressentait. Paul me rappelait d'une façon saisissante le personnage de Popeye. Il avait la même impuissance féroce qui ne trouvait sa compensation que dans une extrême cruauté. Lorsqu'il frappait, il éprouvait une jouissance physique qui se marquait fortement dans une sorte de pâleur grandissante du visage. L'anarchie du camp était complète et rendait très pénible la formation des Kommandos pour le travail et très longue la distribution de la nourriture. Ce fut le prétexte. Paul cassé et expédié sur Neuengamme, l'affaire, sans doute, menée trop rapidement, le poste était vacant avant que Ernst, qui, suivant les plans des gens de Neuengamme, devait l'occuper, ne fût arrivé. Pour des raisons diverses, ni Emil, ni Walter, ni Georg ne voulait ou ne pouvait occuper le poste de Lagerältester. Il fallait donc passer un compromis avec un « droit commun », et ce fut la grande chance de Franz. Franz jouissait d'une réelle popularité auprès des hommes. Il était aimable, souriant, avait toujours un bon mot et ne frappait pas. Il s'engagea à ne remplir les fonctions de chef de camp que par intérim et à céder la place à Ernst dès son arrivée. L'accord conclu, les S.S. acceptèrent la proposition Franz. L'attitude de Franz se modifia complètement dès qu'il eut le pouvoir. Son imagination, qu'il avait vive, lui présenta tous les avantages qu'il pouvait tirer de sa nouvelle situation. Elle le mettait au-dessus des contraintes avilissantes et lui donnait la puissance dans l'univers concentrationnaire. Et c'est à la poursuite de cette constante obsession d'être comme un seigneur qu'il se voua dès lors. Sa faiblesse venait de son isolement. Il décida donc de se créer une clientèle et d'affermir sa position auprès des S.S. Il para au plus pressé en rétablissant l'ordre dans le camp. Pour y parvenir, il usa de la violence avec un acharnement qui rachetait tout un passé de bonhomie. Il fut la terreur des hommes comme peu l'ont été. La matraque ne le quittait plus. Il se précipitait sur la masse des détenus avec une véhémence, une furie aveugle, qui le saoulaient. Mais les Kommandos étaient prêts à l'heure, la nourriture distribuée dans le temps voulu et il se présentait chaque fois devant les S.S. l'humeur enjouée, le sourire et le mot qui flattaient les maîtres. Il sut également être démagogue et compenser la terreur par une sorte de condescendance démocratique, un humour populaire fait de mépris, mais qui détendait

les nerfs. Il sut, avec une grande souplesse et une élégance qui devinait et prévenait, faciliter et satisfaire le trafic des S.S. Il consolida enfin ces premiers succès en se faisant une réputation auprès des Posten. Il aimait, et il y trouvait, sans doute, une amère satisfaction, à leur distribuer généreusement des cigarettes et des boîtes de conserves. Les militaires se firent donc ses partisans auprès des S.S. Il s'organisa une clientèle dans le monde des détenus en accueillant près de lui des hommes tarés comme Alfred, Otto, Rudolf, Herbert Pfeiffer et quelques autres. Il les nourrissait princièrement et leur livrait libéralement le tabac. Pour y parvenir, il puisait dans les réserves du camp, et les hommes crevaient la faim et n'avaient pas à fumer. Lorsque Ernst arriva, il n'était plus question de lui rendre la place. Et, entre Franz et le noyau des politiques allemands, commença une lutte sourde faite de concessions réciproques, mais implacable. Lorsqu'il occupa le pouvoir, Franz dut accepter, comme responsable de Block, un Polonais nommé Yup, qui était un aventurier de même classe que lui et d'une ambition non moins vorace. Franz voyait en lui un adversaire dangereux et, dès qu'il se sentit maître de la situation, il obtint des S.S. que Yup fût écarté de son poste et ravalé à la fonction de Vorarbeiter. Il put ainsi apprécier l'influence qu'il avait gagnée auprès des S.S., mais il avait dressé contre lui la majorité des Polonais, qui lui tendirent, dès lors, des traquenards dans l'organisation quotidienne du camp. Pour les contrebattre, il s'appuya sur le Polonais Antek, responsable au Revier, qui détestait Yup et disposait aussi d'une clientèle. Franz au pouvoir « organisa », trafiqua et vendit de tout. Ses exactions devinrent impressionnantes. Les cigarettes détournées, par exemple, se chiffrèrent à plusieurs dizaines de milliers. Les S.S. fermèrent les yeux en raison des services rendus. Franz eut également, comme tous les hauts fonctionnaires, son giton, un jeune Russe blond à qui il donnait du pain et qu'il protégeait dans la vie du camp. Lorsque le scandale devint excessivement public, les S.S. durent étouffer l'affaire, mais le Russe fut envoyé au travail dans les couloirs sombres du Brunsberg à Schacht Marie. Vers cette époque, les premiers contingents de femmes détenues arrivèrent à Helmstedt. Leur présence entraîna de grands troubles dans la bureaucratie, et plusieurs fonctionnaires établirent des rapports illégaux avec les Vorarbeiter et les Kapos des femmes. Franz fit mieux. Il développa une liaison avec une femme S.S. Il le fit avec cet engouement, cette passion démesurée qu'il mettait toujours à satisfaire ses désirs. Il

acheta un Feldwebel et une sentinelle, et, la nuit, il sortait dans le bois retrouver son amie. Le goût de la liberté lui revint, impétueux. Il réussit, grâce à ses liaisons personnelles et à la S.S., à obtenir des vêtements civils et des papiers. Le plan de l'évasion fut mis au point. C'est alors que Franz commit une erreur qui lui fut fatale. On ne peut comprendre son attitude autrement que par une sorte de générosité imaginative qui lui était propre et qui l'amenait à croire, lorsque la passion le tenait, que les satisfactions qu'il y trouvait et les grandeurs qu'il en tirait satisfaisaient également les intérêts de ses proches et les amenaient à collaborer à une entreprise pour la seule beauté de l'aventure. Il fit donc confiance de ses projets à ses clients les plus intimes. La clique des Rudolf, Otto, Herbert Pfeiffer, en fut vivement émue, mais n'en laissa rien voir ; au contraire, en paroles, on entretint Franz dans ses illusions. La crainte et l'ambition déterminèrent la conduite de ces gens. Ils craignirent, si la fuite se réalisait, que les S.S. ne les rendissent responsables et, d'autre part, ils apprécièrent toutes les chances que leur donnait une dénonciation d'augmenter encore leurs privilèges. Alfred fut désigné pour vendre son ami Franz. L'injure était grande aux yeux des S.S. Franz non seulement les avait bernés, mais lui, un vulgaire excrément, avait élevé ses prétentions jusqu'à une femme S.S., et cette fille stupide s'y était laissé prendre. Franz fut arrêté. Son amie aussi. Toni Brüncken vint un soir au dortoir annoncer ainsi l'événement : « Une cochonnerie a été faite ici. L'homme sera pendu. » Franz partit menottes aux mains pour Neuengamme. Et les pourparlers commencèrent pour sa succession. Alfred réunit les Kapos. La conférence se tint à la Schreibstube, et, dans cette même pièce, quelque trois semaines auparavant, les mêmes hommes se trouvaient réunis pour célébrer, en festoyant, l'anniversaire de Franz, qui venait d'avoir trente-sept ans. Ils firent alors l'éloge du maître, lui payant, en flatteries, ses faveurs. Alfred justifia son attitude au nom de la morale et de la sécurité commune. Il expliqua à quel point Franz était un homme corrompu. Les Kapos écoutaient gravement. La présence du Blockführer Toni Brüncken écartait les politiques de l'occupation officielle du pouvoir. Georg eût peut-être été le seul agréé, mais il tenait à sa tranquillité de Kapo de Schacht Marie, et il avait organisé quelques affaires à la mine et y avait noué certaines relations amoureuses qu'il lui aurait été pénible de rompre. La question se posait donc encore d'un compromis avec un droit commun. Il ne pouvait être

question d'Alfred. Il était trop engagé auprès des S.S. pour avoir la confiance des politiques. Il était plus que probable qu'il leur échapperait des mains dès sa nomination. Et un Lagerältester a pouvoir sur tous les autres Kapos dans la vie du camp. Pour prix de sa trahison, Alfred fut nommé Kapo du Roll wagen, et les S.S. ratifièrent. C'était un bon prix. Il s'agissait des relations entre la boulangerie et la cuisine, du ravitaillement général du camp et des rapports avec le Block des femmes détenues. Qui occupait ce poste était au nœud des intrigues intimes du camp, et ses contacts avec les civils lui offraient maintes occasions de trafic. Les Kapos, enfin, désignèrent comme successeur de Franz le plus récent et le plus infime d'entre eux, Poppenhauer. Ils estimaient que sa dépendance, à leur égard, leur assurait sur lui un pouvoir étendu. La proposition fut acceptée par les S.S. Les Polonais travaillaient de leur côté, et ils obtinrent du Blockführer que Yup réintégrât son poste. Ce fut donc une condition mise à la nomination de Poppenhauer que Yup redevînt Blockältester. Poppenhauer n'avait ni prestige ni valeur. C'était un médiocre en tout. Il ne sut jamais s'émanciper. Yup s'efforça d'utiliser cette faiblesse pour étendre l'influence polonaise, et, dans une large mesure, il parvint à circonvenir Poppenhauer. Les luttes ultérieures opposèrent donc le groupe allemand qui se sentait menacé et qui, effectivement, perdait du terrain, à la fraction polonaise de Yup. Ces querelles intestines permirent aux Russes d'améliorer considérablement leur sort.

*

* *

L'intimité du camp est faite de cette bureaucratie dirigeante, des passions qui la traversent, des intrigues pour le pouvoir, des aventures de son personnel supérieur dans le réseau compliqué des combinaisons S.S. Il en résulte corruptions et violences pour le commun des concentrationnaires, exaspération des appétits et des haines, approfondissement des dissensions nationales et personnelles, aggravation sinistre des conditions de vie.

XI

LES DIEUX NE FONT PAS LEUR DEMEURE SUR LA TERRE

L'appareil S.S. est tout extérieur au camp. Les S.S. commandent les routes qui mènent à l'univers concentrationnaire. Dans la trouée des sapins se dressent le mirador et les mitrailleuses braquées. Le long des troncs, en marge du chemin, se tressent les barbelés. Comme des bornes, des têtes de mort sur deux tibias regardent. Un mouvement de manettes et le réseau invisible électrisé étend la zone déserte de sa présence. Les chiens bien nourris hurlent dans cette solitude. Une main levée sur un S.S., une injure dite par des lèvres, l'homme est pendu. Le S.S. lève la main, un homme est fouetté, rampe, crie et supplie. Le visage du plus grand des bureaucrates devient gris lorsque les yeux du S.S. foncent de colère. Le S.S. parle et des milliers d'hommes, méthodiquement, meurent des gaz. Achtung ! le S.S. passe, les corps s'immobilisent, le silence se fait. *Scheiss-stück !* dit le S.S., et il regarde des dizaines de milliers d'êtres alignés sur une place et qu'il peut tuer impunément. La paume de sa main est comme celle de Dieu. Et pourtant, le S.S. n'est rien qu'une toute-puissance pour la vermine. Un fléau du destin, mais le destin est la divinité souveraine des camps. Le destin de l'univers concentrationnaire est inconcevablement lointain. D'immenses espaces de lois et de bureaux, de couloirs sans suite, d'amoncellements de rapports, où tout un monde de fonctionnaires pâles et affairés vit et meurt, machines à écrire humaines, isolent le camp et n'en laissent connaître qu'une terreur puissante et confuse de lieux inhumains. Au centre de cet empire, à jamais invisible, le cerveau qui unifie et commande toutes les polices du Reich et de l'Europe domine d'une volonté absolue tous les aspects possibles des camps, et qui se nomme Himmler et ses intimes. Des murailles de casiers, des gratte-ciel de dossiers, les affaires les plus infimes cataloguées dans les antichambres de Himmler. De ces bureaux, l'ordre vient de la vie ou de la mort des concentrationnaires, une signature. Non en fonction de leur comportement dans les camps ; de

cela peuvent juger les Obersturmbannführer. Mais en raison d'une vie morte, abandonnée souvent depuis des mois ou des années et qui déjà semblait jugée. Pour des extensions inconnues de cette vie morte qui poursuit une existence lointaine et menaçante dans des bureaux inaccessibles. Le procès, ici, n'est jamais fini, jamais jugé. Le procès se nourrit et se développe de personnages enfantés par lui-même sans que jamais les raisons soient formulées. Un ordre vient. Une simple décision sans commentaires. L'ordre porte la marque du maître. Le commandant du camp ignore tout. L'Oberscharführer ignore tout. Le Blockführer ignore tout. Le Lagerältester ignore tout. Les exécuteurs ignorent tout. Mais l'ordre indique la mort et le genre de mort et la durée qu'il faut mettre à faire mourir. Et dans ce désert d'ignorance, c'est suffisant.

*

* *

Les demeures et les bureaux des S.S. sont en dehors du camp. Les S.S. gardent les portes et comptent les hommes. De hautes figures sur les murs : l'homme sombre avec son chapeau à large bord, frôleur de murailles, et immense le point d'interrogation. Silence ! Cette fantastique silhouette qui se répète par toute l'Allemagne, de la plus lointaine ferme au chevauchement dans le noir cambouis des usines, qui éclate et s'efface dans les couloirs des mines et dans les aventures de fer en plein ciel : hantise de l'espion et, dans les yeux des hommes, recruteur de concentrationnaires, les pensées éteintes par la présence hurlante sur les murailles, hantise nue. En placards violents, des dérisions de prêtre, de capitaliste et de Juif : personnages cloués à l'assiette au beurre, couleur incendie publicitaire, dominant la porte des camps. Humour contrefaçon, humour S.S. Le S.S. responsable du camp a pour titre Schutzhaftlingsführer. Affiche crierde, comme ces rires de fou qui jamais ne finissent, épouvantail dans une contagion de rire : les Schutzhaftlinge, les « détenus protégés », sont les prisonniers politiques. La Bible S.S. enseigne, en effet, que les détenus politiques ont été jetés dans les camps pour les protéger contre la juste fureur du peuple. L'adjoint au commandant S.S., l'Unterschutzhaftlingsführer, complète la direction supérieure locale.

Sous cette double autorité se groupent : l'Oberscharführer, sergent-

chef ; le Scharführer, sergent ; le Rapportführer et, à la base, les S.S. chargés soit de la garde, soit de fonctions particulières de contrôle, comme le Blockführer, responsable d'un ou de plusieurs bâtiments.

C'est un principe constant que, dans ce cadre, la gestion du camp soit entièrement remise aux détenus. Les S.S. se cantonnent dans un rôle de direction et de contrôle. A Buchenwald, en dehors des appels, il était très rare de voir des S.S. dans le camp. Par contre, à Neuengamme, les Blockführer venaient très fréquemment visiter les Blocks dont ils avaient la responsabilité. Ils ne restaient guère plus de dix minutes. L'Obersturmbannführer et le Sturmbannführer ne sont présentes visibles pour les détenus que pendant les appels et encore relativement peu et dans les camps de moyenne importance.

Chaque détenu a le droit d'en appeler au Blockführer, au Rapportführer ou au commandant. Le commun des mortels, par une juste prudence, ne s'y risque jamais.

Pendant onze années, les S.S. assurèrent la garde du camp et des Kommandos de travail. Leur présence constante aggravait très durement le sort des hommes : pas ou peu de possibilité de ralentir le rythme du travail, aucun relâchement du côté des Kapos et des Vorarbeiter, une grêle ininterrompue de coups. La situation se modifia au début de 1944. Dès avril, à Neuengamme, les soldats de la Flak (D.C.A.) remplacèrent les S.S. dans la garde du camp et des Kommandos. Les S.S. conservaient les pleins pouvoirs, y compris, dans une large mesure, sur les militaires, mais ils n'étaient plus constamment présents. Même pour les inspections, les Feldwebel se substituèrent très souvent aux S.S. L'amélioration fut très sensible. Ces modifications s'étendirent à presque tous les camps. Dora, cependant, ne connut que les S.S. jusqu'à la libération. Les femmes non plus ne profitèrent pas entièrement de ces avantages. Des Posten les surveillaient, mais une femme S.S. était toujours présente. Au début de 1945, la Flak fut incorporée obligatoirement à la S.S. Le changement de costume ne modifia pas les mœurs. Notre Oberscharführer à Helmstedt (Bec-de-Lièvre, comme nous l'appelions), riait fort à ce propos, disant que les S.S. voulaient tout le monde S.S., mais que personne n'y tenait plus.

Le contrôle des S.S. ne se limitait donc pas au camp. Il s'étendait au travail. Les S.S. ont la responsabilité de l'organisation et de la discipline

du travail. Ils font des visites d'inspection sur les chantiers et dans les usines. Leur fréquence dépend du caractère d'urgence imposé aux travaux par Berlin. Mais, pour le travail comme pour les camps, les S.S. se maintiennent dans les fonctions de direction et de surveillance. Ils remettent aux bureaucrates détenus les plans et les directives et les chargent de l'entière organisation pratique. Ces fonctionnaires sont responsables devant les S.S. et peuvent être cassés, battus ou envoyés dans une Strafkompagnie s'ils n'ont pas su réaliser les tâches imposées.

Ce système libère les S.S. de la plupart des contraintes et leur permet de s'occuper plus librement de leur propre bureaucratie et de leurs affaires. Mais les raisons en sont plus profondes et plus lourdes de conséquences. L'existence d'une aristocratie de détenus, jouissant de pouvoirs et de privilèges, exerçant l'autorité, rend impossibles toute unification des mécontentements et la formation d'une opposition homogène. Elle est enfin (et c'est dans l'univers concentrationnaire sa raison suffisante et définitive d'être) un merveilleux instrument de corruption. La métaphysique du châtiment propre aux S.S. impose comme une nécessité absolue l'existence de cette aristocratie.

XII

LES HEURES SILENCIEUSES DES S.S.

La connaissance de la bureaucratie, c'est la métaphysique des camps. Hauts lieux d'un châtimement impitoyable, les S.S., sacrificateurs furieux voués à un Moloch aux appétits industriels, à la justice bouffonne et sinistre : Ubu-Dieu. La santé mentale n'a plus rien à voir ici. Il est normal, lorsque toutes les forces vives d'une classe sont l'enjeu de la bataille la plus totalitaire encore inventée, que les adversaires soient mis dans l'impossibilité de nuire et, si nécessaire, exterminés. Le but des camps est bien la destruction physique, mais la fin réelle de l'univers concentrationnaire va très au delà. Le S.S. ne conçoit pas son adversaire comme un homme normal. L'ennemi, dans la philosophie S.S., est la puissance du Mal intellectuellement et physiquement exprimée. Le communiste, le socialiste, le libéral allemand, les révolutionnaires, les résistants étrangers, sont les figurations actives du Mal. Mais l'existence objective de certains peuples, de certaines races : les Juifs, les Polonais, les Russes, est l'expression statique du Mal. Il n'est pas nécessaire à un Juif, à un Polonais, à un Russe, d'agir contre le national-socialisme ; ils sont de naissance, par prédestination, des hérétiques non-assimilables voués au feu apocalyptique. La mort n'a donc pas un sens complet. L'expiation seule peut être satisfaisante, apaisante pour les Seigneurs. Les camps de concentration sont l'étonnante et complexe machine de l'expiation. Ceux qui doivent mourir vont à la mort avec une lenteur calculée pour que leur déchéance physique et morale, réalisée par degrés, les rende enfin conscients qu'ils sont des maudits, des expressions du Mal et non des hommes. Et le prêtre justicier éprouve une sorte de plaisir secret, de volupté intime, à ruiner les corps.

Cette philosophie seule explique le génial agencement des tortures, leur raffinement complexe les prolongeant dans la durée, leur industrialisation, et toutes les composantes des camps. La présence des criminels, la mise en commun brutale des nationalités en brisant toutes les compréhensions possibles, le mélange calculé des couches sociales et

des générations, la faim, la crainte permanente enfoncée dans les cerveaux, les coups – autant de facteurs dont le seul développement objectif, sans autres interventions, conduit à cette désagrégation totale de l'individu qui est l'expression la plus totale de l'expiation.

Une telle philosophie n'est pas gratuite et ne contribue pas seulement à l'assouvissement de déséquilibres nerveux. Elle remplit une fonction sociale éminente. La mort ne dégage que très peu de terreur. Les longues avenues silencieuses de pendus n'irradient que de médiocres hantises. La torture en permanence, transformée en condition naturelle d'être, entretient une peur autrement puissante. Les camps, par leur existence, installent dans la société un cauchemar destructeur, éternellement présent, à portée de la main. La mort s'efface. La torture triomphe, toujours vivante et active, déployée comme une arche sur le monde atterré des hommes. Il ne s'agit plus seulement de réduire ou de paralyser une opposition. L'arme est d'une efficacité singulièrement plus grande. Les camps châtent les cerveaux libres.

Les camps : sombres et hautes cités solitaires de l'expiation. Ce qui justifie le « sport » dans les camps à l'état pur, la torture nue comme une épée neuve jamais au fourreau. Le travail est entendu moyen de châtiment. Les concentrationnaires-main-d'œuvre sont d'intérêt second, préoccupation étrangère à la nature intime de l'univers concentrationnaire. Psychologiquement, elle se raccroche par ce sadisme de contraindre les détenus à consolider les instruments de leur anéantissement.

C'est en raison d'accidents historiques que les camps sont devenus *aussi* des entreprises de travaux publics. L'extension de la guerre à l'échelle mondiale exigeant un emploi total de tout et de tous, des boiteux, des sourds, des aveugles et des P.G., les S.S. embrigadèrent à coups de fouet dans les tâches les plus destructrices la meute aveugle des concentrationnaires. Mais sans jamais atteindre la fonction principale, fondamentale, des camps. Ce fut seulement source nouvelle et inépuisable de contradictions. La nourriture améliorée, les Reviers ouverts en fonction de rendements imposés : mesures défaites quotidiennement par les traitements non-abolis des Lager.

Les rythmes du travail se trouvèrent parfois ralentis. Ainsi à Helmstedt, dès janvier 1945. L'aménagement des ateliers Siemens

arrivait à achèvement. Les Meister allemands, pour conserver les avantages d'une tranquillité relative et d'un bon ravitaillement, prolongeaient le plus possible les derniers travaux. En février et en mars, le bétonnage des couloirs fut suspendu faute de ciment. Les trains restaient quelque part dans le pays sur des voies détruites. Les machines-outils, tout l'équipement industriel, arrivaient avec des retards considérables. Mais que le S.S. apparût dans la mine ou sur le chantier, il fallait que les hommes travaillent et vite. N'y avait-il plus rien à faire, alors on détruisait ce qui était fait pour recommencer. Les S.S. signifiaient ainsi que le travail des concentrationnaires n'avait pas pour fin essentielle la réalisation de tâches précises, mais le maintien des « détenus protégés » dans la contrainte la plus étroite, la plus abêtissante.

Cette notion des êtres inférieurs, organiquement mauvais, était si naturelle et si naïve chez les S.S. et s'accompagnait d'un tel mépris, d'une si longue habitude de toutes les bassesses, d'une foi si complète en la valeur de leur système pour briser les dignités, qu'ils en venaient à considérer comme une grâce la désignation de quelques-uns à des travaux de choix – ce qui explique la burlesque entreprise d'atteler les détenus à des recherches de laboratoire.

Cette intime assurance d'être par élection voué à dominer, et qu'il était sacrilège d'élever seulement un doute, éveillait en eux des rages jamais apaisées contre les femmes concentrationnaires. Qu'elles existassent seulement leur était un défi furieux qui les saoulait de colère. Et cette âpre nécessité de l'expiation, mêlée à tous les ressorts sexuels déchaînés, explique les représailles.

La haine insensée qui préside et commande toutes ces entreprises est faite du spectre de toutes les rancœurs, de toutes les ambitions mesquines déçues, de toutes les envies, de tous les désespoirs engendrés par l'extraordinaire décomposition des classes moyennes allemandes dans cet entre-deux-guerres. Prétendre y découvrir les atavismes d'une race, c'est précisément faire écho à la mentalité S.S. Chaque catastrophe économique, chaque effondrement financier, et des pans entiers de la société allemande s'écroulent. Des dizaines de milliers d'êtres sont arrachés aux formes d'existence traditionnelles qui sont physiquement les leurs et condamnés à une mort sociale qui est avilissement et torture pour eux. Le cadavre des croyances, la hantise des comforts défunts, les

horizons intellectuels les plus stables basculés, il ne reste qu'une extraordinaire nudité faite de rage impuissante, de hargne criminelle affamée de vengeance et de revanches.

Le national-socialisme a élevé au niveau des mythes toutes les bassesses libérées par les tremblements de terre de la société allemande. Sa propagande a génialement asphyxié les cerveaux et mobilisé les haines exaspérées. La nécessité de mystifier les masses pour servir les maîtres a conduit la propagande à créer d'étonnants personnages incarnant tous les désespoirs, se nourrissant de tous les crimes : le communiste, le Juif, le démocrate. C'est une fabuleuse mise en scène d'images d'Epinal qui monte le décor de la mentalité S.S. Dans l'effrayante nullité intellectuelle que la mystification impose, les appétits se sont jetés comme des orages sans regards sur ces mannequins dressés dans les ruines et qui avaient au moins l'avantage d'être à la portée de la main. La propagande a jeté dans le monde la passion du lynch. Le lynch réalisé, industrialisé, a créé cet empire étonnant, l'assouvissement d'une foule humiliée et désespérée : les camps de concentration.

*

* *

Ce n'est pas sans quelque raffinement dans la jouissance que le S.S. regarde la bureaucratie détenue s'acharner à coups de botte et de Gummi sur le concentrationnaire tombé à ses pieds. La bureaucratie est née avec les camps. Elle en est une composante essentielle. Dans le passé, elle a joué un rôle décisif de désagrégation morale et de destruction physique du milieu politique allemand. Avec la guerre, son champ d'action s'est considérablement étendu et diversifié. Toute l'Europe a fourni des contingents concentrationnaires et chaque année un peu plus. L'extension planétaire de la guerre, en contraignant les S.S. à étendre considérablement la zone des camps dits de travail forcé, a fourni à la bureaucratie une base nouvelle et très large de développement. Il a fallu un personnel nombreux pour gérer, organiser, discipliner cette inconcevable Babel. Devant la multiplicité des tâches et leur diversité, la composition de la bureaucratie s'est modifiée et son rôle nuancé. Il est devenu possible à des hommes qui n'étaient pas de simples bandits ou des tortionnaires cyniques de s'y intégrer. La lutte mortelle pour le

pouvoir dans les camps a connu de ce fait des compromis nouveaux plus amples, tout en gagnant encore en âpreté. Les possibilités ouvertes par un élargissement du travail ont donné aux sommets bureaucratiques une base étroite de relative indépendance et, en conséquence, ont approfondi encore la corruption de cette aristocratie.

XIII

LA THÉORIE DES POUVOIRS

Par nécessité de clarté, on peut considérer dans l'analyse de la structure bureaucratique trois secteurs distincts. D'abord, une sorte d'« administration municipale », qui contrôle et organise chacune des énormes cités concentrationnaires. A sa tête, le Lagerältester, l'ancien du camp, et sous ses ordres, les Blockälteste, chefs de Block, complétés dans certains cas par des sous-chefs de Block. Le caractère « ancien du camp » ne doit être considéré que comme un titre. Le Lagerältester est un des plus puissants aristocrates. Par sa fonction, il contrôle les principales activités intérieures et se trouve ainsi au centre des intrigues et à même de connaître beaucoup. Légalement, il peut casser l'un quelconque des hauts bureaucrates sous ses ordres.

La seconde zone de la bureaucratie « municipale » comprend les chefs de chambrée, les Stubendienst, chargés de la propreté, de la discipline et de la distribution de la nourriture dans chaque chambrée, et enfin les Læufer, porteurs d'ordres (un « cycliste », un agent de liaison) et les Dolmetscher, interprètes.

C'est l'armature de base des cités concentrationnaires. Se développent, autour de cette charnière, trois autres compartiments : le ravitaillement, l'hôpital, les industries attachées au camp.

Les services du ravitaillement se groupant dans la cuisine avec à leur tête le Küchekapo jouissent d'une autonomie et d'un pouvoir considérables. Ils comprennent le noyau des cuisiniers proprement dits, des boulangers, et les nombreux fonctionnaires chargés d'amener les vivres au camp, de tenir la comptabilité et de répartir la nourriture. La puissance de cette organisation tient, d'une part, à ce qu'elle contrôle les vivres, c'est-à-dire la richesse par excellence, et à ses contacts avec les civils. Même le plus petit fonctionnaire de la cuisine jouit d'une influence étendue. Le Küchekapo est donc un homme d'une très grande importance, disposant d'une influence souvent décisive, ayant autour de lui une clientèle nombreuse, recrutée parmi les hauts et moyens

bureaucrates.

L'importance du Revier vient principalement des rôles multiples qu'il joue dans les intrigues intérieures et dans les rapports avec les S.S. ; secondairement, du fait que les médicaments peuvent être une précieuse monnaie d'échange avec les civils. Le Kapo du Revier, s'il ne détient pas des pouvoirs comparables à ceux du Lagerältester et du Küchekapo, n'en jouit pas moins d'une très haute considération. Il n'est pas le moins du monde indifférent aux diverses fractions qui divisent l'aristocratie de disposer d'intelligences au Revier. Ce qui explique que les postes responsables du Revier ne sont pas répartis selon les qualifications médicales, mais en raison des liens d'appartenance avec les groupes existants, et selon le rapport des forces. En dehors du Kapo du Revier, les postes importants consistent dans le contrôle des différents services, de l'entrée et des sorties. Les médecins authentiques, qui sont généralement presque tous des étrangers dont une forte proportion de Français, ne jouissent d'aucune autorité. Ils n'ont ni à décider qui doit être admis, ni à fixer la date de sortie des malades. Ils peuvent suggérer, proposer, donner un avis. Ils seront entendus dans la mesure où ils ne dérangeront pas les combinaisons en cours. Dans le cas contraire, les bureaucrates passeront outre. La position des médecins à l'intérieur du Revier, leur stabilité, leur rôle, dépendent entièrement des rapports personnels qu'ils peuvent établir avec le Kapo ou les chefs de service. En conséquence, de multiples et permanentes intrigues. L'importance du Kapo par rapport à ce personnel tient non seulement à ce qu'il peut chasser à n'importe quel moment n'importe quel médecin, mais encore à ce qu'il dispose, en raison de ses liaisons intimes avec le Küchekapo, de vivres supplémentaires et de meilleure qualité. Il arrive donc très souvent que les opérations soient faites et soins donnés par des gens parfaitement incompetents : d'anciens maçons, ou, comme il est arrivé à Neuengamme, par un gangster, vieux copain d'affaires d'Al Capone. Les mœurs allemandes compliquent encore la chose : l'opérateur en Allemagne n'a pas, en effet, le moins du monde une formation analogue à celle des chirurgiens français, et, en particulier, peut n'avoir aucune connaissance médicale sérieuse. Dans la pratique, ces apprentis sorciers ne se tirent pas trop mal d'affaire en raison d'une très longue expérience assez chèrement payée par les malades. Mais les cadavres n'entraînent pas de contraventions.

Pour les mêmes motifs, très souvent, et surtout dans les transports, l'infirmier allemand jouit d'un pouvoir beaucoup plus grand que le médecin étranger, qui tombe entièrement sous son contrôle.

Les rapports amicaux avec les fonctionnaires du Revier permettent aux bureaucrates et à leur clique des cures de repos. On invente des températures, on fabrique des diagnostics. La retraite au Revier peut avoir un grand intérêt lorsque les luttes intestines sont arrivées à une phase délicate, à un tournant dangereux. De même lorsque les rapports avec les S.S., pour une raison ou pour une autre, deviennent tendus, avec le risque de perdre son poste ou de partir dans un mauvais transport. S'effacer pendant deux ou trois semaines, parfois plus, permet souvent aux affaires de s'apaiser d'elles-mêmes. Les bureaux du Revier peuvent être également des entrepôts discrets du marché noir. Lorsque les luttes de fraction s'enveniment, le Revier peut permettre une liquidation rapide et discrète d'un adversaire. Enfin, parfois, grâce au Kapo du Revier, il est possible de modifier son identité en s'emparant de celle d'un mort.

Le Kapo du Krematorium peut être appelé à jouer son rôle dans ces intrigues et, en particulier, le dépouillement des cadavres (dents en or, bridges, tatouages), si les S.S. ne sont pas intervenus, lui donne une monnaie d'échange de grande valeur. Parfois on assiste à des combinaisons plus curieuses encore. Robert B. me conta l'histoire suivante. En novembre 1944, Robert Darnan, le neveu résistant du trop célèbre milicien, travaillait à Neuengamme à la Klinker. Un jour, il trouva dans sa soupe une mâchoire humaine. Surpris malgré tout, il montra l'objet à Jacob. Jacob était un Allemand social-démocrate fort sympathique et qui parlait assez bien le français. Il trouva la découverte curieuse et fit un rapport à l'Obersturmbannführer. L'enquête révéla que le Küchekapo et le Kapo du Krematorium s'étaient entendus pour vendre la viande de la cuisine aux civils et nourrir de machabées les concentrationnaires. L'opération profitait à tout le monde. La viande disparaissait au plus grand bénéfice des deux compères, et, comme de toute façon les concentrationnaires n'en auraient pas vu la couleur, c'était une charité rare que de leur donner du cadavre. Chair de mort est toujours de la viande. Les deux Kapos furent pendus sur la Grand'Place de Neuengamme. Je jurerais que beaucoup regrettèrent la découverte de Robert Darnan. L'affaire avait, paraît-il, duré un mois.

Enfin, complétant cet ensemble (organisation des Blocks, cuisine, Revier et Krematorium), les industries travaillant pour le camp : les magasins, l'Effektenkammer, la désinfection, l'organisation des colis, la cordonnerie et d'autres encore. Il s'agit là d'appendices jouant un rôle secondaire, mais non négligeable. Chacune de ces sections représente d'abord des planques possibles que les hauts fonctionnaires distribuent à leurs clients. Ce sont également pour l'aristocratie des sources de profit et de marché noir, objets de valeur entreposés par les détenus à leur arrivée au camp, vivres de qualité provenant des colis.

*

* *

La gestion des cités concentrationnaires combine à cette administration « municipale » un véritable « Ministère de l'Intérieur », groupant trois sections différentes : la Schreibstube, la Politische Abteilung et la police.

La Schreibstube se compose de bureaux d'importance variable suivant les camps, ayant pour fonction de tenir l'état civil des détenus. Dès l'arrivée des nouveaux internés, on enregistre les premiers éléments de leur identité. En cours de quarantaine, le dossier est complété par l'établissement d'une fiche anthropométrique avec photo, empreintes digitales, etc., et des renseignements sur les familles, avec désignation des personnes à prévenir en cas de décès. Cet état civil est mis à jour, régulièrement : maladies, leur durée, départs en transport, passage par divers camps, etc...

La Politische Abteilung complète ce travail par une information politique sur les détenus. Des fonctionnaires interrogent les nouveaux arrivés sur les motifs de leur arrestation, les partis ou formations dont ils étaient membres ou sympathisants, sur leurs connaissances et leurs aptitudes. Ces données, complétées et corrigées dans certains cas par fiche S.S., vont permettre la classification des détenus. La raison de cette tâche impartie à des Häftlinge est claire. La masse des détenus étant considérable, il est moins coûteux de faire opérer le triage par les internés eux-mêmes. Les S.S. savent que les déclarations ne sont qu'approximatives et parfois fausses, mais il leur suffit de disposer pour les quelques cas vraiment graves des fiches de la Gestapo. Il s'agit donc

pour eux d'une simplification du travail. C'est aussi un piège. Le déporté naïf peut avouer.

Enfin, la police. Les Lagerschutz ont pour mission de faire respecter les lois S.S. du camp, de réprimer la violation des règlements, d'assurer la discipline et en particulier de pourchasser tous ceux qui, de façon ou d'autre, échappent au travail. Ils sont enfin les exécuteurs des sanctions prises par les S.S.

Là encore, tous ces bureaux servent à satisfaire les clients des hauts fonctionnaires, en leur réservant des postes de choix. C'est aussi un des terrains de rencontre les plus favorables entre les bureaucrates et les S.S., et la possibilité d'obtenir des informations sur l'extérieur et sur les décisions prises par la haute administration S.S. à l'égard du camp. Ce qui peut être d'une très grande importance dans la préparation et le développement de certaines manœuvres intérieures. La Politische Abteilung offre un intérêt plus précis encore. Elle permet de connaître à peu près la couleur politique des arrivants, de discerner donc les adversaires, les indifférents, et de camoufler les amis. Avoir des représentants à la Politische Abteilung est en conséquence une affaire très sérieuse pour les fractions.

*

**

Parallèlement à l'administration intérieure des camps, nous avons la très imposante administration du travail. Au sommet, deux organismes : l'Arbeitseinsatz, qui élabore les plans des travaux projetés, et l'Arbeitsstatistik, qui répartit le travail. Les fonctionnaires détenus de ces organismes reçoivent les directives des S.S. qui, eux-mêmes, sont en liaison avec les sphères dirigeantes du Reich. Il ne s'agit pas seulement des travaux entrepris dans le district territorial immédiat du camp, mais dans des régions très étendues où des entreprises nouvelles se montent. Des transports peuvent partir à 200 ou 250 kilomètres du camp mère et dépendre toujours de ses bureaux. Le Kapo de l'Arbeitsstatistik est à la tête de cette administration. Il a sous ses ordres les Kapos et les Vorarbeiter. L'expression Kapo est vraisemblablement d'origine italienne et signifie la tête^[1]. Un Kapo est responsable d'un groupe déjà nombreux de travailleurs. Il doit assurer la discipline et le rendement. Il en est

comptable devant son supérieur et les S.S. Il a affaire aux Meister, aux ingénieurs civils et aux Feldwebel qui inspectent les chantiers. Les civils et les militaires *en principe* n'ont rien à voir avec les détenus et pour les ordres et les sanctions doivent passer par le Kapo. La réalisation effective de ces règlements dépend de l'autorité de fait du Kapo. Les Kapos sont exemptés de tout travail manuel. Les Vorarbeiter sont sous les ordres des Kapos. Ils dirigent une équipe de travail. En principe, ils doivent travailler ; en fait, le plus souvent ils ne le font pas. Les Kommandos sont ces formations d'importance variable de travailleurs.

Le Kapo de l'Arbeitsstatistik dispose d'une puissance considérable. A bien des égards supérieure à celle d'un ministre de l'intérieur démocratique, ou même d'un haut fonctionnaire d'un état dictatorial. Pratiquement, il tient en main la vie ou la mort des détenus. C'est lui qui décide de l'utilisation des Kommandos et entérine ou non les listes des transports. Il lui suffit de désigner un homme pour un Kommando dur, soit en raison de la nature du travail, soit parce que le Kapo ou les Posten sont particulièrement féroces, pour que la mort soit inévitable à une échéance plus ou moins lointaine. En principe, il casse et nomme les Kapos. Toutefois, ces opérations sont plus délicates et doivent être menées parallèlement au jeu des intrigues auprès des S.S.

Les détenus qui partent en transport sont désignés en théorie par le médecin S.S. Les listes sont donc établies après la pseudo-visite médicale. Mais c'est l'Arbeitsstatistik qui les complète et les rectifie. Les combinaisons se font en commun avec la Schreibstube, la Politische Abteilung et les hauts fonctionnaires de toutes catégories que l'affaire intéresse. Les amis politiques et les clients des aristocrates qui ont l'oreille des fonctionnaires de l'Arbeitsstatistik sont rayés des listes et remplacés par d'autres. Les vieux internés estiment, en effet, préférable de rester dans un camp central. Il y a de « bons » et de mauvais transports, mais, dans l'ensemble, ils ont une détestable réputation. La désignation des Kapos pour le transport relève des intrigues intérieures. La fraction au pouvoir peut avoir intérêt à envoyer des représentants pour contrôler les Kommandos ; elle peut, au contraire, vouloir se débarrasser d'adversaires en les envoyant au loin. Mais, pour réaliser son jeu, elle doit faire le siège des S.S.

La détention de ces postes est donc d'un intérêt capital, et la vie ou la

mort de bien des hommes en dépend.

*

* *

Le Lagerältester, le Küchekapo, le Kapo du Revier, une poignée de hauts fonctionnaires de la Schreibstube, de la Politische Abteilung, de l'Arbeitseinsatz et le Kapo de l'Arbeitsstatistik, composent les hauts sommets de la bureaucratie concentrationnaire. Les chefs de Block, le haut personnel du Revier, les Kapos des magasins, les grands fonctionnaires des bureaux de la police et les Kapos forment les cadres essentiels, les assises de cette aristocratie des camps. Les chefs de chambrée, les Vorarbeiter, les policiers, tous les petits fonctionnaires, les Stubendienst, constituent la très large base de cette bureaucratie.

XIV

LES HOMMES NE VIVENT PAS QUE DE POLITIQUE

Pour que vive un tel système, il lui faut des privilèges, et ils sont considérables. D'abord, la nourriture. Même les plus bas fonctionnaires ont des avantages officiels : les Vorarbeiter, un litre de soupe supplémentaire, de même les infirmiers, les Dolmetscher, les Läufer, les Stubendienst, et tous ceux qui remplissent de petites fonctions dans l'administration. Ils touchent quelques suppléments de pain, de margarine, une meilleure portion de saucisson ou de confiture, suivant les répartitions. C'est l'assurance de tenir, de vivre plus longtemps. Les Kapos et les hauts fonctionnaires jouissent à cet égard de plus grands privilèges encore. A Helmstedt, ils avaient la nourriture des militaires. Quant aux sommets de la bureaucratie, ils mangent comme les S.S. Ces avantages officiels sont singulièrement multipliés par le trafic illicite. Tout le personnel qui gravite autour des cuisines, qui s'occupe de la distribution de la nourriture, prélève pour lui et la clique qui l'entoure des quantités appréciables de vivres. Le chef de chambrée, les Stubendienst, les Dolmetscher en font autant. Le Vorarbeiter détient un certain pouvoir. Il peut au travail planquer un homme ; il peut aussi le battre. Les hommes sont donc amenés à se le concilier. Reçoivent-ils des colis, ils lui en donnent une part. Sinon, ils lui offrent des cigarettes. Les travailleurs sont, en effet, pratiquement payés en cigarettes, et le tabac est une monnaie de très grande valeur. Le même trafic se reproduit à une plus haute échelle avec le Kapo, dont les pouvoirs sont bien plus étendus. Egalement avec le chef de chambrée ou le chef de Block, qui disposent des corvées et des coups. D'ailleurs, ceux qui reçoivent des paquets sont contraints à ces cadeaux dans la crainte de voir autrement leurs colis entièrement volés. Les bureaucrates à tous les échelons se distinguent donc par une vigueur physique et une carrure tranchant sur la misère physiologique de la plèbe.

Les bureaucrates ont une pièce à part, un lit, un placard. Dans certains

cas, comme à Neuengamme, un Block leur est réservé. Ils disposent d'une gamelle personnelle et d'un couvert. Il faut avoir vécu dans ces antres puants, surchargés, où les hommes dans la sueur et la pestilence des corps sales s'entassent à deux, trois, parfois quatre et cinq par paillasse, des grappes abruties suspendues les unes au-dessus des autres sur trois, quatre étages, avec des planches mal jointes, dans une poussière qui prend à la gorge, au milieu des vociférations et des coups – pour comprendre ce que pouvait représenter la plus lamentable pièce, avec un peu de tranquillité et une paillasse à soi. Etre obligé de tout porter sur soi, tous les menus objets que l'on a récupérés avec mille peines et qui sont indispensables, parce qu'on ne dispose même pas d'un rayon pour les ranger. Craindre constamment que les paillasses, les planches, la couverture, les souliers ne soient volés et, pour l'éviter, s'interdire de circuler, rester cloué au grabat commun. Etre obligé d'attendre pendant des heures une gamelle, de se battre pour l'obtenir, pour la garder, une miska sale où des dizaines ont déjà mangé, et peut-être que l'un d'eux a pissé dedans. Eviter toutes ces préoccupations sordides, quel apaisement, quel privilège envié, jaloué comme une croûte de pain ! Les bureaucrates sont moins battus que le commun. Ils battent les autres. Et plus leur grade est élevé, moins ils reçoivent de coups et plus ils en dispensent. Et c'est encore préserver sa vie. Les bureaucrates sont armés : Gummi, gourdin, matraque, et de ce fait ils gagnent une assurance complètement étrangère à la plèbe. Ils sont mieux habillés, et ressemblent donc un peu plus à des hommes.

Ils ne travaillent pas, ne sont pas soumis à cet extraordinaire marché d'esclaves qui préside le matin à la formation des Kommandos. C'est beaucoup de terreur en moins.

Ils ont des postes de choix, des travaux de bureau au chaud, à l'abri du vent et de la neige, de la pluie, et surtout de cette petite pluie fine qui tombe des jours entiers et glace. C'est la certitude de vivre.

Ils peuvent fumer plus que les autres, boire de l'alcool aussi, détendre donc les nerfs. Ils connaissent mieux la situation et peuvent ainsi, dans certaines limites, prévoir et préparer l'avenir. Ils ont deux fois, dix fois, mille fois plus de possibilités que la grande masse des détenus de sauver leur vie.

Et alors quelles luttes, quel déchaînement de passion pour arracher un

poste, monter les degrés de la hiérarchie. Comme l'être qui sait que tous les instants mettent en question son existence, que la torture, la peur, la faim, ont dévêtu de tous les préjugés, de toutes les conventions, de toutes les dignités, comme cet être est cynique et vorace, avec quelle rapacité il se sert de toutes les vilenies pour triompher, avec quelle fureur tenace il s'accroche et mord.

Mais les aristocrates eux aussi ont peur. Ils savent que le S.S. n'a qu'à lever un doigt pour qu'ils soient chassés, battus au fouet, envoyés dans le Kommando le plus répugnant ou pendus à la porte du Krematorium. Alors, il faut tout accepter, faire tout jusqu'à la plus ignominieuse besogne, y courir, s'y précipiter, battre à mort les autres, devenir délateur pour garder le poste et les privilèges. Ils ont peur de leurs collègues, de ceux qui couchent près d'eux, qui leur sourient, précisément à cause de ce sourire. Ils connaissent d'expérience toutes les intrigues qui mènent au pouvoir et qui renversent les hommes les plus solides. Pour échapper aux pièges, ils préparent eux aussi leurs sapes et s'engagent inéluctablement dans des dangers plus grands encore. Ils ont peur de la plèbe, qu'ils rouent de coups, volent et injurient. Ils savent les haines que nourrissent les détenus contre eux. Ils attendent la fin des camps avec impatience et avec crainte. Mais, malgré les jalousies, les antagonismes furieux, les aristocrates sont solidaires contre la plèbe. Il s'agissait un jour d'un Vorarbeiter tchèque. Un tout petit fonctionnaire. C'était à Helmstedt. Toni Brüncken, le S.S., l'avait cassé pour une vétille. Le soir, les Russes crurent le moment venu. Poláček n'était plus Vorarbeiter. Il était comme eux, et il les avait cruellement traités. Ils se lancèrent sur lui et l'abattirent au sol. Lorsque la nouvelle parvint aux bureaucrates, ils eurent peur. Poláček ne portait plus son titre, mais il avait été des leurs. L'action des Russes était une menace contre eux. Franz et toute la bande des Kapos se ruèrent dans les dortoirs sur les sept cents hommes affolés. Ils bavaient de colère. Les matraques tombaient, creusaient de sillons rouges les nuques et les dos. Les hommes s'effondraient, se poussaient, roulaient sous les lits, couraient, se piétinaient dans les angles, hurlaient de terreur. L'ordre vint de se mettre nu. Les vêtements furent jetés n'importe où, vite, très vite. Et la meute nue sortit dans la cour, rentra dans le Block, sortit encore, rentra de nouveau, haletante, affolée par les matraques. Pendant deux heures de temps. Les côtes des hommes leur faisaient mal. Les Kapos étaient blêmes de fatigue. La rage et la peur

seules les tenaient. Toni Brüncken avait dégradé Poláček, mais il condamna les hommes à passer la nuit étendus nus sur le béton. Il fallait enfoncer au plus profond des cerveaux la peur des maîtres.

*

**

Les Seigneurs S.S. ont des désirs. Les détenus sont des excréments. Mais on peut encore faire de l'argent avec la merde. Même de très grosses sommes. Et les excréments bureaucratiques peuvent être très bons pour ce genre d'opération. La bureaucratie ne sert pas seulement à la gestion des camps : elle est par ses sommets tout embrayée dans les trafics S.S. Berlin envoie des caisses de cigarettes et de tabac pour payer les hommes. Des camions de nourriture arrivent dans les camps. On doit payer toutes les semaines les détenus ; on les paiera tous les quinze jours, ou tous les mois ; on diminuera le nombre de cigarettes, on établira des listes de mauvais travailleurs qui ne recevront rien. Les hommes crèveront de ne pas fumer. Qu'importe ? Les cigarettes passeront au marché noir. De la viande ? Du beurre ? Du sucre ? Du miel ? Des conserves ? Une plus forte proportion de choux rouges, de betteraves, de rutabagas assaisonnés d'un peu de carotte, cela suffira bien. C'est même de la bonté pure. Un choix discret s'impose pour les conserves : des tonneaux de poissons, très bien. Ils sont quelque peu pourris ; les Ruskis mangent de tout et les Polaks s'arrangeront. Tous ces gens ont des estomacs particuliers. Du lait ? Beaucoup d'eau blanchie ; ce sera parfait. Et tout le reste, viande, beurre, sucre, miel, conserves, lait, pommes de terre, sur le marché pour les civils allemands qui payent et sont de corrects citoyens. Les gens de Berlin seront satisfaits d'apprendre que tout est bien arrivé. Il suffit que les registres soient en ordre et la comptabilité vérifiable. Seigneur ! personne ne tient à savoir dans ce monde qui mange vraiment. De la farine ? Mais comment donc, on diminuera les rations de pain. Sans faire semblant. Les parts seront un peu moins bien coupées. Les registres ne s'occupent pas de ces choses. Et les maîtres S.S. seront en excellents termes avec les commerçants de l'endroit. La solde sera doublée ou triplée ; tant mieux. C'est un bougre de métier, et il faut du muscle pour gérer un camp. Il serait très agréable d'être reçu par le baron X. Le baron X a des relations qui peuvent être utiles à Berlin. Précisément, il y a quelques travaux de réfection à faire au château. On pourrait lui prêter des détenus. Ce serait

gracieux. Il n'aurait rien à payer. On espérerait quelque reconnaissance. Il y a aussi un fermier qui serait sans doute obligeant. Il a besoin de latrines. Il est toujours facile de s'entendre.

Mais il y a les registres et un détenu qui les tient. Il faut bien qu'il soit au courant. Le Kapo de l'Arbeitsstatistik distribue le travail. Il faudra le prévenir qu'il a à prélever sur la mine une centaine d'hommes pour le baron, pour le fermier, et probablement aussi pour le bourgmestre. Et puis, il y a les petites affaires qui ne sont pas négligeables. Le pharmacien rachète volontiers les remèdes venus de Berlin pour le Revier contre des bouteilles de vin du Rhin ou de l'alcool. Elles entreront au camp avec de pudiques étiquettes. Mais c'est le Kapo du Revier ou l'un de ses aides qui va sur place prendre la commande ; alors, il faut bien qu'il le sache. Askania s'installe à Bartensleben, Siemens à Schacht Marie. Des quantités de bois sont arrivées ; il serait utile d'en prélever. On pourrait avoir besoin d'une machine à calculer électrique. Il n'est que d'en parler au Kapo Georg, ou à Hans. On a été gentil avec Hans, quand il a tué le Polonais à la carrière de sable. Ce n'était qu'un Polak, mais il aurait suffi, quand même d'un rapport. On est devenu curieusement scrupuleux, à Berlin. Les bonnes mœurs se perdent. En réalité, Hans maintenant est tout à fait docile. La semaine dernière, il a écrit deux rapports sur un Feldwebel et deux Posten qui sont intéressants, très intéressants. C'est comique comme ces militaires ne tiennent pas. Ils sont déjà fatigués au début de la sixième année. Le Kapo Hans...

L'engrenage. L'étonnante cohabitation des S.S. et des hauts fonctionnaires détenus. Le mépris des S.S. pour eux est sans bornes. Mais il est impossible de ne pas s'appuyer sur eux pour certaines affaires. En conséquence, on leur donnera à eux aussi quelques libertés. On leur accordera une marge licite de vol. Rien ne sera dit, bien entendu, mais ces gens savent comprendre très, trop facilement.

Ce n'est pas qu'un S.S. craigne un détenu, aussi grand soit-il. Une affaire éclaterait-elle, le tribunal S.S. condamnerait, et durement, le détenu. Il le condamnerait, mais après... Le S.S. pourrait être envoyé au front, dans un camp bien moins agréable, ou dégradé. Il vaut donc mieux s'entendre dans une limite qui admette les injures et les coups. Le détenu, quel que soit son poste, ne sera jamais qu'une vermine.

La liberté d'action engendrée par ces compromissions entre les S.S. et

la haute bureaucratie, c'est le vol toléré. Vol des vivres et du tabac. La cuisine devient ainsi un centre actif de tractations intérieures. Mais pour garder quelque apparence, les échanges s'opèrent à la Schreibstube ou au Revier. Vol des colis, le meilleur : friandises, chocolat, vitamines, fruits, conserves, tabac, sous-vêtements, chaussettes, mouchoirs, lainages, chaussures. Vol des vêtements. Lorsque les nouveaux concentrationnaires débarquent, des mains diligentes les dépouillent de tous leurs biens. Tout est rangé, emballé pour la libération. Dérision. Pas un des anciens ne croit plus à la « libération ». Si, avec la guerre, mais autrement... Et combien de morts, d'ici là, des milliers ! Et puis, comment ça se fera, et où ? Alors, pourquoi attendre ? Et les hauts fonctionnaires de choisir le plus beau, le plus solide. Ils ont un goût prononcé pour l'élégance, comme une nécessité pour vivre dans cet enfer.

Mais combien d'autres besoins : au premier chef, l'alcool ; ensuite, le tabac, les parfums, de bonnes étoffes pour se faire habiller par le tailleur concentrationnaire. Seuls, les civils en disposent. Et de leur côté, les bureaucrates trafiquent avec les civils. De tout. Du café (du vrai), pris dans les colis et dont les Allemands sont gourmands, des sardines (à l'huile) volées toujours dans les colis, des chandails prélevés encore dans les colis, du sucre qui vient de Berlin pour le camp, de la viande destinée aux détenus, des conserves en quantité, des boîtes de confiture, des machines (parfaitement, des machines toutes montées, fraiseuses, magnétos, tours) volées génialement à la fabrique. A Neuengamme, l'alcool arrivait par les péniches. C'est au port que s'opéraient les transactions entre les bateliers et les Kapos. A Helmstedt, l'alcool passait par le Revier en échange des médicaments. Il est inutile de préciser que l'alcool était formellement interdit dans les camps.

Les Kapos, toujours en relation avec les civils au chantier ou à la mine, après des semaines de contacts réguliers, parfois essayaient d'obtenir des habits civils, de faux papiers. L'évasion les hantait. Mais c'était là une aventure qui presque toujours finissait très mal. C'est également avant tout pour préparer cette évasion reculée souvent, coïncidant suivant les plans avec la fin de la guerre, que les bureaucrates désiraient de l'argent, s'emparaient des bridges ou des dents en or avant que les S.S. ne les eussent réclamés.

Telle était l'aristocratie des camps. Et les avenues royales de la

corruption sont maintenant nettes.

XV

LE DÉSIR MÊME S'EST CORROMPU

La grande salle du dortoir, avec ses piliers blancs, ses murs hauts, les embrasures fermées par des volets de fer. Les hommes presque tous sont couchés. Les lits s'étagent, véritable Médina coupée de ruelles à angle droit. La lumière froide éclaire la scène. Franz s'avance dans l'allée centrale. Les Ruskis et les Polaks regardent. Franz est accompagné du Kammerkapo qui porte un pain. Une sorte de silence est tombé du côté des Russes. Les Français, qui n'ont rien vu, crient encore. D'un seul geste précis, une détente de tout le corps, Franz lance le pain au milieu de l'allée centrale. Le silence fait comme un vide autour du pain. Franz rit, la tête un peu rejetée en arrière. Les lèvres rient, presque sans bouger. Et c'est comme un hurlement qui est venu du bas étage des lits. Deux corps se sont précipités, et, tout de suite, comme une cataracte dans ce vide, la ruée furieuse. Les poings tapent, les pieds cognent. Des ventres geignent. Le pain. Franz est devenu un peu plus pâle. Les hommes ont grimpé au deuxième étage des lits, et regardent. Personne ne parle. Rien que cette boule hurlante qui tangué au milieu de l'allée centrale. D'un bond, Franz et le Kammerkapo sont venus sur le groupe, et les matraques se lèvent, s'abaissent, se lèvent, s'abaissent. Des corps se détachent et tombent. D'autres courent. Trois restent accrochés au pain, les gueules folles. Les matraques se lèvent et tombent. Les trois se sont affaissés sur le pain sans le lâcher. Franz rit maintenant d'un grand rire. Il sent en lui comme un apaisement. Ce soir-là. Franz et le Kammerkapo avaient eu un grand désir de se distraire.

Tard cette même nuit, Franz s'avance entre les lits de sa démarche lente, glissante, où les pas s'étouffent. L'air est déjà fétide. Seules deux ampoules rouges dans l'obscurité. Franz s'arrête devant un lit. Le garçon s'est levé sur un coude et lui sourit. Les mains de Franz tremblent. Avides, elles caressent la tête blonde, frôlent la poitrine. Franz se penche et prend longuement les lèvres.

XVI

UN NOUVEAU VISAGE DE LA LUTTE DES CLASSES

Sans illusions, les S.S. considèrent leurs détenus allemands comme les pires crapules qu'on ait pu inventer. Mais que diable, ils participent cependant par quelque côté, ne serait-ce que par la naissance, à la race sacrée. Ils peuvent blasphémer contre leur sang ; ils n'en sont pas moins du peuple des Seigneurs, même dans cet au-delà des camps de concentration. Les sommets de la bureaucratie sont donc uniquement recrutés dans le milieu allemand. Personne d'autre ne peut prétendre à ces postes. La très grande majorité de l'aristocratie est faite d'Allemands. Mais lorsque l'Europe s'est ouverte aux camps, il a bien fallu admettre dans la bureaucratie des étrangers. Les Polonais se sont élevés jusqu'au grade de Blockältester et de Kapo. Plus haut, c'est la zone interdite. Les Tchèques et les Luxembourgeois occupèrent de fortes positions dans la police et dans les bureaux. Très rarement, et seulement là où des majorités françaises très nettes se dégageaient, certains Français furent Kapos et parfois sous-chefs de Block. Tous les autres, dont les Russes, jamais ne s'élevèrent plus haut que Vorarbeiter.

Les deux dernières années furent marquées par une lutte sévère entre Polonais et Allemands au sein de la bureaucratie.

Elles correspondirent également à une montée des Russes vers les pouvoirs. Mais l'antagonisme fondamental de cette aristocratie concentrationnaire qui l'a violemment déchirée jusque vers 1943, et qui, affaiblie par la suite, demeura cependant toujours vivace, est la lutte sans merci des politiques allemands contre les droit commun. Son histoire est jonchée de cadavres.

Les Rouges sont essentiellement les communistes, les sociaux-démocrates étant fort peu nombreux dans l'univers concentrationnaire. Les premières années des camps furent incomparablement plus effroyables que la période que nous avons connue. La lutte pour

l'obtention du pouvoir était donc littéralement une question de vie ou de mort pour les militants allemands. L'extraordinaire extension des camps engendrée par la guerre aida doublement les communistes allemands. D'abord, elle contraignit les S.S., faute de personnel dirigeant, à les admettre à côté des criminels dans les fonctions les plus hautes des cités concentrationnaires. Ensuite, la diversité des tâches leur permit d'occuper certains postes sans se compromettre irrémédiablement. L'année 1942 et le début de 1943 virent le triomphe presque complet des politiques contre les « droit commun ».

Mais ils ne purent utiliser efficacement les circonstances que parce qu'ils avaient constitué une fraction solide et homogène. Ils connurent des crises intérieures très dures. Elles vinrent pour une part de distinctions que les S.S. établirent à un certain moment, et qui écartèrent les politiques (comme les terroristes), pour les rejeter dans les rangs des Verts, et d'autre part de la pression très sévère exercée par les conditions brutales de la vie des camps. Certains éléments furent corrompus plus ou moins vite, d'autres abandonnèrent la lutte. Les S.S. donnèrent toujours aux politiques la possibilité de sortir des camps au prix d'un reniement. Ces « libérations » étaient d'ailleurs fallacieuses. Retourné à la vie civile, l'ancien détenu restait sous une surveillance constante de la Gestapo et très fréquemment, au bout d'un temps plus ou moins long, revenait au camp, usé physiquement et moralement. Seuls leurs pairs qui ont traversé les mêmes épreuves peuvent être qualifiés pour les juger.

Mais un petit noyau demeura ferme. Plusieurs, qui avaient refusé le marché des S.S., se conduisirent cependant avec une grande brutalité et participèrent à bien des trafics compromettants. Pour comprendre, il faut connaître l'atmosphère des camps. Mais jusqu'à la fin, il y eut parmi eux des hommes qui maintinrent leur entière dignité. Et je dois dire que c'est extraordinaire. J'ai parlé de Erich, le chef du Block 48 à Buchenwald. Son père, sa mère, son frère, tous étaient tombés sous les coups du nazisme. Le père, il l'avait vu pendre. J'ai vécu plus de douze mois quotidiennement avec Emil Künder, le Kapo. Je ne l'ai jamais vu frapper. Pas un instant il n'oublia ses convictions révolutionnaires. Il resta le responsable de Hambourg comme il avait dû être pendant l'insurrection. Et cependant, des années durant, il vécut toute l'ignominie des camps. J'ai connu intimement Walter, et je sais qu'aux pires moments, dans les

débâcles les plus angoissantes, il fut toujours sensible, et combien, au rappel des exigences révolutionnaires. Kurt, qui dura à l'ombre d'Emil et qui, chaque soir, appelait longuement sa femme dans la détresse de ses nerfs ruinés, jamais ne frappa. Ernst, que l'on disait Espagnol à cause de son profil et de la hâleur de son teint, savait être sympathique aux détenus par son sourire naturel, par la vie normale, saine, qu'il portait en lui malgré tant et tant d'années d'enfer. J'ai appris pour ces hommes, malgré les faiblesses et les tares qu'ils pouvaient traîner, et peut-être à cause d'elles, qui leur rendaient toute cette misère humaine – une affection faite de cette découverte, au delà des indignités, de l'homme laid et magnifique, valable par lui-même et en dehors de toutes les convictions et de toutes les conventions. Emil, Walter, quelle leçon singulière que votre vie et quel enseignement de puissance vraie au travers de toutes les défaites.

*

* *

La fraction communiste agissant dans le camp étendait ses contacts avec toutes les cités concentrationnaires. Les transports constants facilitaient l'information et la liaison, bien entendu sur des perspectives de plusieurs mois. Les communistes allemands avaient appris à travailler avec le temps sans impatience. Cette collaboration à travers les distances était une force dans la lutte contre les Verts. Un fonctionnaire criminel était-il cassé après un scandale exploité par la fraction des politiques de Neuengamme et envoyé à Buchenwald, un des détenus du transport apportait tous les renseignements à la fraction des politiques de Buchenwald, pour qu'elle puisse prendre les mesures nécessaires à l'égard du nouveau venu, l'isoler et parfois le tuer. Les Verts savaient cela. Une des armes les plus décisives contre les hommes verts fut précisément une contre-terreur exercée dans toutes les limites de l'univers concentrationnaire. Les « droit commun » étaient violemment divisés entre eux, déchirés de voracité. Les politiques utilisèrent ces divisions, passant des compromis avec un groupe pour en écraser un autre, et se servaient dans le travail de sape auprès des S.S. de criminels alliés, qui avaient une audience plus facile, du moins dans les débuts. Mais la grande machine de guerre fut l'exploitation de toutes les tares des « droit commun », incapables qu'ils étaient de se maîtriser. Il suffisait, en

utilisant leur passion, de les rendre impuissants à maintenir l'ordre ou à obtenir les rendements nécessaires dans le travail pour les faire casser par les S.S. La contre-partie positive était de se montrer soi-même capable d'organisation. Grâce à leurs alliances, à leur homogénéité, à leur tempérament mieux formé, les politiques disposaient de grands avantages. Ils avaient appris les techniques du travail manuel. Ils savaient parler aux civils. Les rapports des inspecteurs étaient donc souvent favorables.

Sur cette voie, un problème se posait, le sabotage. Très souvent, nous avons abordé cette question avec Emil Kunder. Non seulement dans l'abstrait, mais tout au long de l'expérience du Kommando drei qui de fin avril 1944 va jusqu'en août de la même année. C'était poser les rapports avec les Russes, la discipline dans le travail, les relations avec les civils et les militaires. Le Kapo était responsable du rendement. Un minimum devait donc être réalisé sous peine de sanctions graves allant jusqu'à la corde. Et l'autre problème était précisément de vivre. Ce n'était point seulement une affaire personnelle, mais la nécessité de préserver des cadres qui auraient un rôle important à jouer au lendemain de la guerre^[2]. Il fallait donc fixer le minimum, variable suivant les conditions du moment, obtenir des inspecteurs et des Posten qu'ils se maintiennent aussi dans ce cadre. Tout était question d'un grand tact et d'une finesse politique.

La victoire partielle remportée, des positions-clefs bien tenues en main, les communistes allemands développèrent leur pouvoir occulte sur presque toutes les grandes cités concentrationnaires. C'était pour eux une très large et remarquable plate-forme de résistance. L'un des leurs était-il cassé par les S.S., les ordres donnés de le faire travailler durement, il n'était pas question de s'y opposer. Mais, à tous les échelons, on sabotait les décisions. Un camarade Kapo le prenait dans son Kommando et le planquait. Le temps passé, il retrouvait un poste. C'était un bien pour l'ensemble des détenus. Même les politiques corrompus qui frappaient durement n'étaient pas des sauvages forcenés comme les criminels. Les conditions d'existence dans le camp s'en trouvaient sensiblement améliorées. Les communistes étrangers y rencontraient de grandes possibilités de vivre. Les Allemands firent toujours montre d'une solidarité internationale réelle. Dès que les communistes étrangers

étaient identifiés, les fonctionnaires s'arrangeaient pour qu'ils ne partent pas en transport et pour les placer dans un travail relativement bon. Au Block, le Blockältester était prévenu et les laissait tranquilles ou parfois leur accordait quelques avantages. Bien entendu, lors des arrivages massifs du second semestre de 1944, ces règles ne purent être appliquées pour tous, mais les responsables étrangers furent toujours secourus.

A Buchenwald, le comité central secret de la fraction communiste groupait des Allemands, des Tchèques, un Russe et un Français. Son pouvoir était considérable.

Les communistes allemands gardaient très vivace leur mentalité de 1933. Ils conservaient pour la social-démocratie une haine farouche. Vis-à-vis des quelques sociaux-démocrates internés, leurs rapports dépendaient d'une appréciation personnelle et, en général, étaient bons. Mais que je sache, les sociaux-démocrates ne pénétraient jamais dans la fraction. Ils détestaient les prêtres, suspectaient les militaires de profession. J'ai dit que Erich, malgré les dangers, ne s'opposa pas à nos conférences sur l'U.R.S.S. Par contre, un jour, il fit une scène très caractéristique. Le D^r Crouzet, un gaulliste de Marseille, proposa que le soir, en rentrant de l'appel, les Français se tiennent debout une minute en silence, tournés vers le pays. L'expérience fut faite une fois. Le lendemain, Erich se répandit en discours furieux. « Les Français sont des chauvins », déclara-t-il. « Je suis un internationaliste. Je suis comme tel dans les camps. Je ne tolérerai pas de manifestations chauvines dans mon Block. » Il interdit en conséquence absolument toute affaire de ce genre.

Des communistes allemands avaient décidé d'organiser un tribunal après la libération, jugeant les communistes internés selon leur attitude dans les camps. Ils avaient envisagé également de réunir un congrès de tous les communistes allemands et étrangers concentrationnaires. Ce congrès devait tirer les leçons des camps et aborder les problèmes de la politique internationale au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Ils gardaient tous une très grande confiance dans les possibilités révolutionnaires de l'Europe, dont ils liaient fréquemment le développement à l'extension militaire et économique de l'U.R.S.S. Ils s'abstenaient de se prononcer sur la dissolution du Komintern et, d'une façon générale, sur tous les problèmes récents.

Dès 1944, ils se préoccupèrent des conditions qui seraient créées par la

liquidation de la guerre. Ils avaient une grande crainte que les S.S. ne les tuent tous auparavant. Et ce n'était point une crainte imaginaire. Je suis loin d'être au courant de tous leurs plans à ce propos. Les deux termes du problème étaient la sécurité du côté des S.S., la sécurité par rapport aux « droit commun » de toutes les nationalités qui faisaient la grande masse des camps.

A Helmstedt, Emil avait travaillé assez sérieusement les militaires qui nous gardaient. Un des Feldwebel était un ancien communiste, un autre un démocrate. Un accord fut passé avec eux. Ils affirmèrent que, tant qu'ils seraient là, les soldats ne tireraient pas sur les concentrationnaires, même si les S.S. en donnaient l'ordre. Dans l'éventualité d'une suspension des hostilités alors que les troupes alliées seraient encore éloignées, les soldats devaient s'emparer du camp, tuer les S.S., armer le groupe des communistes allemands et un noyau d'étrangers dont j'avais, aux yeux d'Emil, la responsabilité.

Mais les militaires partirent et ce furent les semaines affreuses de Wöbbelin.

*

* *

La fin des politiques ne fut pas sans signification dans cette Allemagne de la défaite. Les dernières semaines à Wöbbelin furent assez troubles. Plusieurs transports se trouvaient rassemblés dans ce campement, et les hommes se connaissaient mal. La faim faisait des ravages. La distance était d'environ deux cents mètres entre les cuisines et le Revier, et une dizaine d'hommes armés étaient nécessaires pour protéger les bidons de soupe que l'on portait aux malades. Chaque jour, des violences se commettaient sur le terrain vague qui entourait les baraques. Tout de suite après la distribution, des groupes d'une dizaine se formaient, qui assaillaient les plus faibles, les isolés, pour leur voler la nourriture. Il y eut trois cas d'anthropophagie, et l'on dut faire garder la morgue. Pas l'ombre d'un médicament ; les hommes mouraient par files. Bientôt, il fut difficile de les transporter. L'odeur autour des charniers était infecte. Des scènes de folie chaque nuit dans le Block des « convalescents », une succursale du Revier où l'on entassait les faibles, les agonisants, où se terraient quelques autres pour échapper aux corvées. Toutes les nuits, des

hommes étaient tués et les hurlements ne cessaient pas jusqu'à l'aube. De temps à autre, les Kapos intervenaient à coups de matraque.

Un début de complot s'organisa du côté des Polonais contre les communistes allemands et les Russes. Quelques Français y étaient mêlés. Les communistes allemands craignaient aussi les S.S., et ils durent préparer une défense, car, la veille de la libération, Emil vint me trouver pour me dire que si, cette nuit-là ou la prochaine, j'entendais siffler, je devais rejoindre très rapidement leur Block. Rien ne se produisit. Au matin, les S.S. montrèrent les premiers signes de départ, mais les sentinelles gardaient toujours le camp. Elles tuèrent dans la matinée une trentaine d'hommes qui avaient tenté de fuir. Sur les 10 heures, l'ordre vint que tous les Allemands devaient partir. Au début de l'après-midi, en effet, les premiers groupes allemands se formaient près de la porte, mais, en même temps, le bruit circulait qu'il s'agissait de volontaires. Emil vint nous dire adieu. J'insistai pour qu'il restât, mais il sourit et secoua la tête. Le Kapo du Revier, qui était également un communiste allemand, refusa de partir, mais il fut clair pour moi, en observant l'attitude d'Emil à son égard, qu'il contrevenait, en ce faisant, non à un ordre des S.S., mais à une décision de la fraction. Sur les 13 heures, on vit les S.S. de l'autre côté des barbelés donner des fusils aux Kapos, y compris aux politiques. A 14 h. 30, la plupart des S.S. et des sentinelles étaient partis, mais un bon nombre de Kapos restaient, avec leurs armes. Il devait être près de 3 heures lorsqu'un énorme cri s'éleva dans le camp : « Les Américains ». Une première voiture venait de passer sur la route. Les dernières sentinelles ainsi que les Kapos avaient disparu. Quelques fusils restaient sur le sol. Les Russes et les Polonais se ruèrent sur les wagons et sur les baraques des S.S., où se trouvaient les réserves de vivres.

XVII

LES EAUX DE LA MER SE SONT RETIRÉES

Le soir, je montai en voiture avec quelques camarades à Ludwigslust. Des camions brûlaient. Une marée de civils, de femmes, de soldats, de concentrationnaires, avançaient le long des fossés, poussant des carrioles, traînant des gosses. Des détenus en tenue bleue rayée sur des vélos. Des camions surchargés de militaires allemands. Des jeeps. Des voitures d'officiers américains et, au milieu de tout cela, une auto de S.S. et une autre de S.D. qui circulaient librement. Je dis au chauffeur qu'il fallait tout de suite arrêter ces gens et les tuer sur place. Il me regarda en souriant et me répondit : « Il faut être élégant dans la victoire. » Quelques jours après, je parlais avec un médecin allemand qui travaillait avec nous à l'hôpital militaire de Ludwigslust, où nous avons finalement transporté les malades. Ce n'était visiblement pas un nazi. Il était repu de la guerre et ignorait où se trouvaient sa femme et ses quatre enfants. Dresde, qui était sa ville, avait été cruellement bombardée. « Voyons, me dit-il, a-t-on fait la guerre pour Dantzig ? » Je lui répondis que non. « Alors, voyez-vous, la politique de Hitler dans les camps de concentration a été affreuse (je saluai) ; mais, pour tout le reste, il avait raison. »

L'Allemagne des premières semaines de la défaite n'était qu'un vaste cimetière. Une pestilence régnait sur tout le pays et tous les hommes étaient morts, même ceux que l'on voyait marcher dans les rues. Personne ne pensait. Je me souviens que, quand il m'arrivait le soir de rapporter à Emil mes conversations avec des Posten ou des civils, il avait une sorte de réaction impatiente. « Ah ! » me disait-il, « on leur a vidé le cerveau ». Et c'était vrai, beaucoup plus vrai qu'il ne le croyait lui-même. Mais aussi vrai qu'il le sentait dans ses muscles avant d'en avoir pris conscience. Et c'est ce qui explique le départ des politiques.

Bien sûr, ils avaient peur des Russes, tous. Et ce n'était pas sans raison. A Wöbbelin, les hommes étaient si mêlés et se connaissaient si peu qu'il ne fallait pas compter sur des distinctions en cas de révolte. Tout ce qui avait un brassard aurait été impitoyablement tué. Et c'est bien le motif de

leur fuite. Près de Hanovre, tous les Kapos et Vorarbeiter furent massacrés. Les Russes mangèrent la cuisse du Kapo Gartner, une immonde brute de Dora.

Mais, si les politiques ne tentèrent rien, c'est que, tout autour, le pays était mort. Pas même six hommes pour se grouper et agir. Les cerveaux vides. Cette crise sociale tant attendue et toujours reculée ne vint jamais. Même lorsque tout le système fut jeté à terre par les Alliés, il n'y eut rien. Seulement une sorte de vide. Un silence total. L'officier américain n'eut pas à froncer le sourcil devant une velléité de manifestation. Il n'y eut pas de velléité.

Le ravage du nazisme avait été grand, beaucoup plus grand qu'on ne le pensait à l'étranger. L'absence de tout centre polarisateur au delà des frontières, des murailles de propagande condamnant dans le même péché les maîtres du régime et le peuple, n'aidèrent pas peu les Seigneurs dans leur œuvre de destruction. Mais ce n'est pas la raison décisive. Il fallait entendre les civils allemands et voir leur sourire lorsqu'on faisait allusion devant eux à un article de leur presse. « De la propagande », disaient-ils. C'était sans doute le mot le plus populaire dans le grand Reich. Le seul vestige d'humour qui restât. Et ce, non seulement de la part des adversaires (les adhérents des vieux partis), mais encore, et au même degré, de ceux qui étaient les plus imprégnés par la démagogie nazie. L'arme véritable était la terreur.

Ici en France, malgré l'occupation, on ne sait pas encore ce qu'est la terreur, cette terreur permanente et universelle. Non seulement elle brisa moralement et physiquement les vieux partis, mais ensuite tout le monde eut peur de parler et finalement cessa de penser. Non seulement l'opposition fut écrasée, mais les classes désorganisées dans leurs éléments constitutants. Le prolétariat allemand perdit la notion de sa fonction sociale et la conscience qu'il pouvait prendre une initiative, intervenir dans la crise. La réaction n'alla pas au delà de la désertion et d'une sorte de grève perlée généralisée, faite essentiellement de fatigue et d'abandon. Tout le monde lâchait les rênes.

Les camps de concentration laissèrent l'Allemagne vide de substance.

XVIII

LES ASTRES MORTS POURSUIVENT LEUR COURSE

L'univers concentrationnaire se referme sur lui-même. Il continue maintenant à vivre dans le monde comme un astre mort chargé de cadavres.

Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. Même si les témoignages forcent leur intelligence à admettre, leurs muscles ne croient pas. Les concentrationnaires savent. Le combattant qui a été des mois durant dans la zone de feu a fait connaissance de la mort. La mort habitait parmi les concentrationnaires toutes les heures de leur existence. Elle leur a montré tous ses visages. Ils ont touché tous ses dépouillements. Ils ont vécu l'inquiétude comme une obsession partout présente. Ils ont su l'humiliation des coups, la faiblesse du corps sous le fouet. Ils ont jugé les ravages de la faim. Ils ont cheminé des années durant dans le fantastique décor de toutes les dignités ruinées. Ils sont séparés des autres par une expérience impossible à transmettre.

La décomposition d'une société, de toutes les classes, dans la puanteur des valeurs détruites, leur est devenue sensible, réalité immédiate comme une ombre menaçante profilée sur toute la planète solidaire. Le mal est incommensurable aux triomphes militaires. Il est la gangrène de tout un système économique et social. Il contamine encore par au delà des décombres.

Peu de concentrationnaires sont revenus, et moins encore sains. Combien sont des cadavres vivants qui ne peuvent plus que le repos et le sommeil !

Cependant, dans toutes les cités de cet étrange univers, des hommes ont résisté. Je songe à Hewitt. Je songe à mes camarades : Marcel Hic, mort à Dora ; Roland Filiatre et Philippe, revenus le corps ravagé, mais leur condition de révolutionnaire sauve. A Walter, à Emil, à Lorenz, hanté de savoir sa femme, elle aussi, dans un camp, et qui cependant jamais ne

s'abandonna. A Yvonne, au D^r Rohmer, à Lestin, à Maurice, un communiste de Ville juif, travaillé par la fièvre, mais toujours solide et calme. A Raymond, crevassé de coups et fidèle à sa vie. A Claude, à Marcel, affamés, et tenant haut quand même la dignité de leur jeunesse. A Guy, l'adolescent, à Robert Antelme mon compagnon de travail dans le Paris occupé, et qui revint comme un fantôme, mais passionné d'être. A Broguet, le boulanger, qui sut toujours s'évader dans un rêve enfantin. Pierre, qui, pour vivre, construisit des aventures dangereuses. Vieillard, mort à Neue-Bremm. A Paul Faure, si attentif et posé, habile à résoudre les petites choses décisives. A Crémieux, qui, aux pires moments de sa désespérance, ne trahit pas son art. A Martin, mon plus intime compagnon des jours de la mort. Vieillard de soixante-six ans qui pas un instant ne faiblit et finalement remporta la victoire.

Le solde n'est pas négatif.

*

**

Il est trop tôt encore pour dresser le bilan positif de l'expérience concentrationnaire, mais, dès maintenant, il s'avère riche. Prise de conscience dynamique de la puissance et de la beauté du fait de vivre, en soi, brutal, entièrement dépouillé de toutes les superstructures, de vivre même au travers des pires effondrements ou des plus graves reculs. Une fraîcheur sensuelle de la joie construite sur la science la plus complète des décombres et, en conséquence, un durcissement dans l'action, une opiniâtreté dans les décisions, en bref, une santé plus large et intensément créatrice.

Pour quelques-uns, confirmation ; pour le plus grand nombre, découverte, et saisissante : les ressorts de l'idéalisme démontés ; la mystification crevée fait apparaître dans le dénuement de l'univers concentrationnaire la dépendance de la condition d'homme d'échafaudages économiques et sociaux, les rapports matériels vrais qui fondent le comportement. Dans son expression ultérieure, cette connaissance tend à devenir action précise sachant où porter les coups, que détruire et comment fabriquer.

Enfin, la découverte passionnante de l'humour, non en tant que projection personnelle, mais comme structure objective de l'univers.

Ubu et Kafka perdent les traits d'origine liés à leur histoire pour devenir des composants matériels du monde.

La découverte de cet humour a permis à beaucoup de survivre. Il est clair qu'elle commandera de nouveaux horizons dans la reconstruction des thèmes de vie et de leur interprétation.

*

* *

L'existence des camps est un avertissement. La société allemande, en raison à la fois de la puissance de sa structure économique et de l'âpreté de la crise qui l'a défaits, a connu une décomposition encore exceptionnelle dans la conjoncture actuelle du monde. Mais il serait facile de montrer que les traits les plus caractéristiques et de la mentalité S.S. et de soubassements sociaux se retrouvent dans bien d'autres secteurs de la société mondiale. Toutefois, moins accusés et, certes, sans commune mesure avec les développements connus dans le grand Reich. Mais ce n'est qu'une question de circonstances. Ce serait une duperie, et criminelle, que de prétendre qu'il est impossible aux autres peuples de faire une expérience analogue pour des raisons d'opposition de nature. L'Allemagne a interprété avec l'originalité propre à son histoire la crise qui l'a conduite à l'univers concentrationnaire. Mais l'existence et le mécanisme de cette crise tiennent aux fondements économiques et sociaux du capitalisme et de l'impérialisme. Sous une figuration nouvelle, des effets analogues peuvent demain encore apparaître. Il s'agit, en conséquence, d'une bataille très précise à mener. Le bilan concentrationnaire est à cet égard un merveilleux arsenal de guerre. Les antifascistes allemands internés depuis plus de dix ans doivent être de précieux compagnons de lutte.

(Août 1945.)

^[1] Deux autres explications possibles : *Kapo*, abréviation de *Kaporal*, ou venant de la contraction de l'expression *Kamerad Polizei*, employée dans les premiers mois à Buchenwald.

[\[2\]](#) Nous écrirons longuement cette histoire du Kommando III, d'une grande richesse expérimentale. J'étais le seul Français, les autres étant Russes. Par contre, le Kommando XVIII, qui dura tout le mois d'août, était composé d'une forte majorité de Français dont plusieurs communistes. Les deux montrent comment, avec la collaboration étroite d'un Kapo, on pouvait créer des conditions bien meilleures de vie, même dans l'enfer.